

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1071

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1904

40 PAGES, 5c le Numéro



Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

GENTIL MINOIS CANADIEN

Le Monde illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 153.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano.
— Un grand mariage parisien. — L'élection présidentielle aux Etats-Unis. — "Armide" à Béziers. — Notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Un grand mariage, par Ludovic Halévy. — Mgr Lanusse. — Poésie: *Matin d'octobre*, par André Lemoyne. — Les deux Tom, par Emmanuel Arène. — Poésie: *Crépuscule d'automne*, par Hugues Lapaire. — Choses vraies (avec gravures). — Le patriotisme à l'école japonaise. — Poésie: *Après la bataille*, par Victor Hugo. — Notes sur la mode (avec gravures). — Nouvelle: *Sambre-et-Meuse*, par Georges d'Espèrès. — Variétés. — Pages humoristiques.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Quadrille brillant, sur des motifs de "La flûte enchantée", de Mozart.

FEUILLETONS. — Le portefeuille rouge, fin. — Histoire illustrée de Napoléon 1er.

GRAVURES. — Gentil minois canadien. — Portraits: Amiral Viren; Mme F. Litvinne; Comtesse de Castiglione; M. et Mme A. Meyer. — Le juge Alton Parker. — "Armide" à Béziers. — Mgr Lanusse. — Paysage canadien des montagnes rocheuses. — Guerre russo-japonaise; enterrement d'un officier russe; après Liao-Yang. — Le palais Polata au Thibet. — Variétés; dessins humoristiques; frontispice en couleur.



Dimanche dernier, nous eûmes, vous vous en souvenez, une de ces délicieuses après-midi qui laissent un souvenir ensoleillé. J'en ai profité pour égarer mes pas, parmi les halliers tout pleins de lumière et de coloris de notre banlieue montréalaise.

Bien que Victor Hugo ait dit dans une de ses immortelles pages:

"Pensez, mais ne rêvez pas;"

je le confesse, j'ai dû rêvasser, tandis que geignaient sous mes pieds de belles feuilles aux nuances versicolores, déjà brûlées par les frimas d'automne; et qu'à travers les branches je percevais les frôlements des hôtes des bois, émigrant avec entrain.

Aussi bien, il n'y a point grand mal à suivre parfois la folle du logis vers les sommets de l'idéal; d'autant plus qu'il est aussi difficile de soustraire la pensée aux mailles du filet du rêve, qu'il le serait de couper un atôme en deux. Et puis, allez donc vous défendre de rêver un brin, lorsque perdu parmi de beaux décors sylvestres canadiens ?

En vérité, il faudrait avoir un cœur de marbre, ou sur les épaules un légume quelconque en guise de chef; pour ne pas se détacher un tantinet des choses concrètes, en présence des ors, des carmins et des mauves que la nature prodigue: aux érables, aux chênes, aux sycomores,

aux sumacs de la Nouvelle-France, en cette fin "d'été des indiens".

Donc, je me promenais, me sentant vivre très doucement sous les grands arbres aux troncs noueux, où des écureuils entassaient leurs provisions d'hiver.

Au détour d'un sentier, je rencontrais une vieille connaissance: le père Raphaël, en quête de champignons comestibles. C'est un brave nonagénaire, (encore aussi vert qu'un cèdre du Liban), qui bavarde familièrement des choses du passé. Malgré que son instruction ait été plutôt négligée, ce pionnier de nos solitudes d'antan s'exprime facilement, et il charme sans s'en douter les jeunesses de l'Abord-à-Plouffe, de Bordeaux et du Sault-au-Récollet, quand il lui plaît de pousser une pointe vers ces parages. C'est vous dire que sans trop le prier, je pus, à l'heure des vêpres, lui prendre une interview, le questionner sur maintes particularités du temps jadis.

D'abord — et de cela je ne vous dirai pas grand' chose — il fit quelques variations touchant son ami de chantier, Joe Montferrand, à propos duquel il narre des anecdotes que tous nous connaissons. Tantôt, c'est le fameux hercule canadien défendant un plafond d'un coup du talon de sa botte; une autre fois, c'est une bagarre sur un radeau, où Joe, se servant du corps d'un Anglais comme d'une massue, assomme un tas de mécréants, etc.

Enfin, avec quelque tact, je parvins à noter les impressions que les découvertes de la science moderne font sur le vénérable père Raphaël.

— Oui, dit-il, y a soixante ans, on brûlait de la chandelle par icitte; les allumettes on connaissait pas ça; des chars y en avait pas, mais on vivait ben, c'était le bon temps!

C'est toujours le bon temps, celui de la jeunesse; notre bonhomme y songe, et comme une fois lancé il est difficile de l'arrêter, entre deux bouffées de fumée il continue:

— Y fallait "battre feu", porter des pierres à fusil et du "tondre" dans ses poches; c'était pas toujours commode d'allumer une pipe quand y mouillait! Maintenant, les jeunes avec toutes leurs patentes, y ont tout changé, y a plus de "fun"; la chandelle, l'huile de charbon, le gaz, on en veut plus, tout à l'électricité à ce temps citte; y a plus de "stages" diligences; partout de la "steam" vapeur, ou des tramways qui vont par des "trolleys" qu'on dirait des cannes à pêche! et puis on parle dans des boîtes de "téléforme" pour se faire entendre d'icitte à Québec; encore qui disent que "La Presse" elle a un télégraphe sans fil, qui fait passer des messages à Joliette; on y comprend plus rien... y a de la magie dans toute, voyez-vous! Moi je trouve ça ben commode, mais on vivait quand même du temps des vieux et le monde était plus aimable...

Il avait peut-être raison. l'ancien bûcheron, lorsqu'il me faisait de si franches confidences. Je le quittai songeur. Tout change autour de nous, mais est-il sûr qu'à notre époque, le moral jouisse aussi sainement du progrès que le physique ?

* * *

A propos de téléphone, notre public est, il faut l'admettre, des plus patients, sinon, il regimberait. Car, on n'a pas idée du sans-gêne de la compagnie qui exploite à Montréal le système téléphonique. Apparemment, dans ses bureaux elle prépose à la surveillance de ses appareils nombre de jeunes filles qui, outre qu'elles n'ont que peu de goût pour tout autre langue que l'anglais, sont par-dessus le marché fort probablement atteintes du fâcheux "béri-béri" ou mal du sommeil.

Avant d'obtenir une communication de ces gracieuses ou hideuses personnes (hélas! on n'a pas encore la satisfaction de les voir) le client doit sonner à tour de bras et multiplier les allô, allô jusqu'à extinction de voix. Il y a lieu d'améliorer cet état de choses, et il faut espérer qu'on s'y résoudra, si l'on veut éviter des invectives déplaisantes, à même de motiver des actions judiciaires, telles que celle qui valut, naguère, une certaine notoriété à une actrice pa-

risienne. Que la Compagnie balaye quelques personnes apathiques à ses gages, et tout sera pour le mieux.

On pourra objecter que le mauvais service téléphonique dont nous disposons tient, de par les employés qui s'en occupent, soit à une question d'éducation, soit à des frictions de race, c'est possible, mais la raison n'est pas suffisante.

* * *

En fait d'éducation, nos Canadiennes qui ont étudié à Paris, ne seront peut-être pas surprises d'apprendre que, en vertu des lois de Combes, les Dames Chanoinesses de Saint-Augustin, quittent le sol français et vont établir non loin de Douvres le fameux couvent des Oiseaux.

La nouvelle volière ouvrira ses portes à Tower-House, près de West-Gate-on-Sea, et personne ne doute que là, comme où elle était, elle ne jouisse de la visite des plus "select" specimens du beau sexe fortuné. Paris, Londres, New-York, Saint-Pétersbourg, persisteront à y envoyer les demoiselles de la haute société, à qui l'on veut donner une instruction et une éducation françaises soignées. L'argent que les parents de ces charmantes personnes dépenseront pour elles, ne restera pas en France, mais qu'importe à Monsieur Combes, il aura gagné son point!...

* * *

D'aucuns de mes lecteurs pensent, sans doute, que le monde n'en continuera pas moins de tourner, parce qu'un couvent change de place; ils se trompent, s'il faut en croire les membres d'une secte des Etats-Unis, qui à Anish, Ohio, cherchent à faire du prosélytisme, affirmant: que la terre ne tourne nullement.

Le "E pur si muove!" de Galilée serait une rengaine sans fondement. Bref, c'est au point que les crétiens nouveau genre, en question, se font persécuter et même vont quitter le territoire où ils vivent, sous prétexte que les autorités locales veulent forcer leurs enfants à fréquenter des écoles, où on enseigne que: la terre tourne.

C'est un peu fort, n'est-ce pas? mais c'est bien yankee, et c'est comme ça! Tant il est vrai qu'à côté de grands génies croissent de non moins grands imbéciles!

* * *

Evidemment, ce n'est pas à Anish qu'est né le professeur Crôtte, sinon il n'eût pas découvert les applications des effluves du diamant. Si je vous parle de ce savant qui, affirme-t-on, dispose d'un procédé spécial pour guérir la tuberculose; c'est que le sujet a un intérêt d'autant plus local qu'à Montréal nous possédons un institut Crôtte; et que, étant donnés les milliers de guérisons déjà opérées grâce à cette nouvelle méthode de traiter les patients: ne se laisseront mourir tuberculeux que ceux qui voudront! Dans un pays comme le nôtre, où le terrible fléau fait des ravages, cela vaut la peine d'être signalé.

M. Francisque Crôtte est un chimiste lyonnais qui a fait des merveilles. Au début de ses recherches, n'ayant pu être prophète en son pays, il vint s'établir aux Etats-Unis, où une large hospitalité devait rapidement rendre sa renommée universelle. Afin de vous éclairer sur ses travaux, je ne crois pouvoir mieux faire que de citer textuellement le passage suivant, extrait d'un article de M. Daniel de Boys d'Atz:

"De même que cela s'est fait pour les instituts Pasteur, d'autres instituts Crôtte sont créés ou en voie de formation à Nice, à Bruxelles, à Liège, à Marseille, à Bordeaux, à Rouen, sans compter ceux de Berlin, de Londres, de Montréal, d'Athènes, d'Alger, de Tunis, etc.

Le traitement est des plus simples et des plus scientifiques. Il consiste à faire pénétrer directement dans les poumons des malades de puissants courants électriques qui foudroient les bacilles sur leur passage.

La source d'énergie électrique est fournie par des machines statiques à très haute tension, construites sur les modèles de M. F. Crôtte. Elles peuvent produire jusqu'à trois millions de volts statiques qui passent dans le corps sans aucun danger pour les malades; c'est là un des beaux côtés de la découverte.



Le contre-amiral Viren, commandant de l'escadre de Port-Arthur. Cet officier, qui commandait le "Bayan" fut mis à la tête de l'escadre russe, en remplacement du prince Ouktomski, à la suite des funestes manœuvres ordonnées par ce dernier lors de la bataille navale du 10 août.

En même temps, un antiseptique des plus énergiques, le "fourmil", dérivé du formol-dehyde, est transporté, à travers les pores de la peau, par les courants électriques jusqu'au siège du mal.

Cette méthode est une véritable révolution thérapeutique qui sera bientôt généralisée et appliquée au traitement curatif de toutes les maladies microbiennes, même aux affections incurables.

Ce que les docteurs assistants ont reconnu de plus merveilleux, c'est qu'au bout de quelques séances seulement on voit la fièvre céder, les transpirations nocturnes s'arrêter et l'appétit renaître.

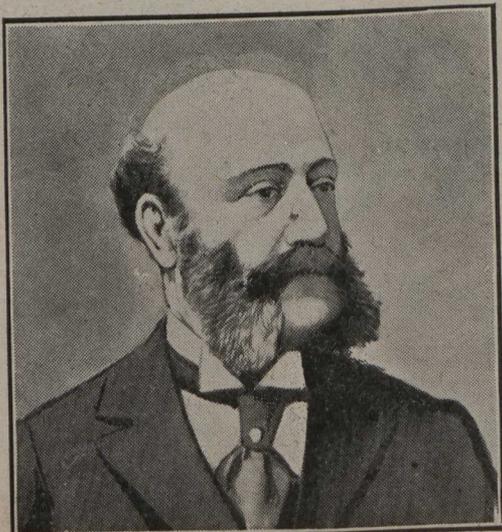
Chez les enfants surtout ces progrès s'accomplissent avec une rapidité extraordinaire. On a des exemples de malades au troisième degré guéris en un mois, et des cas rapides enrayés les huit premiers jours du traitement.

Des soldats, mis en congé de réforme, ont été si radicalement guéris que les médecins militaires n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils ont été mis en observation dans des hôpitaux qui leur ont eux-mêmes délivré des certificats de guérison. Plusieurs ont pu ainsi obtenir d'être réintégrés dans leurs corps; d'autres sont en instance auprès du ministre de la Guerre.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que la méthode F. Crôtte puisse guérir ceux qui n'ont plus de poumons; alors il n'y a plus rien à faire; mais si le malade n'attend pas au dernier moment, il a toujours des chances de se voir guérir.

Les limites de cet article ne nous permettent pas, évidemment, de citer toutes les cures obtenues; en voici une, entre autres, qui est typique :

M. Adam, demeurant à Paris, 3, rue du Bouloi, est un tuberculeux de dix ans, qui avait été



M. Arthur Meyer, directeur du "Gaulois" de Paris

condamné successivement par six médecins connus, et même refusé à l'hôpital des tuberculeux d'Agincourt. Au bout de trois mois de traitement, les symptômes de la tuberculose avaient disparu et les analyses faites au laboratoire municipal de la ville de Paris constataient l'absence du bacille de Koch.

Aujourd'hui, il a repris ses occupations et proclame avec enthousiasme les résultats de la guérison.

Autre cas, les deux soeurs, habitant Bordeaux, Mlles Larcher, tuberculeuses au troisième degré, abandonnées d'une façon définitive par les médecins, doivent au traitement de F. Crôtte d'être, à l'heure actuelle, absolument guéries, et d'avoir augmenté chacune de 35 kilos.

Nous avons eu occasion de voir un aveugle, refusé comme incurable à l'hôpital des Quinze-Vingts, recouvrer, en quelques séances, la vue par le traitement de M. F. Crôtte.

Que dire de plus! Les cures se chiffrent par milliers, et nul n'a le droit d'ignorer le nom de l'homme qui, présentement, a fait plus pour l'humanité que tous les Congrès de la Paix ne feront dans l'avenir."

Avis aux intéressés, et si jamais on coule en bronze les traits du grand bienfaiteur de l'humanité, qu'est le professeur F. Crôtte, nous ne serons pas les derniers à y aller de notre obole reconnaissante, afin de faciliter l'érection de son monument commémoratif.



La comtesse de Castiglione, célèbre beauté de la cour de Napoléon III

* * *

En commençant cette causerie, je vous parlais, amis lecteurs, de rêveries propres à cette saison, et très éloignées des questions d'ordre matériel. Quand je les fis, il y a moins d'une semaine, je ne pensais nullement qu'aujourd'hui, je me verrai dans la nécessité de vous tirer ma révérence, et de vous remercier de l'accueil aimable dont vous avez bien voulu honorer ma prose publiée en ces colonnes.

Hélas! le monde est ainsi fait, qu'il n'est qu'une éternelle mutation des choses et des gens. On est bien calme, hebdomadairement on converse familièrement, dans une chronique, avec un public auquel on s'attache, et crac! soudain, les exigences de la vie veulent qu'on cesse cet agréable commerce, et que l'on porte ailleurs son énergie. C'est ce qui m'arrive.

Toutefois, et fort heureusement, cela n'empêche pas d'exprimer sa reconnaissance et de formuler quelques souhaits. En vous faisant mes adieux, du meilleur coeur, je ne saurais manquer à ce petit devoir.

Me détachant volontairement de "l'Album Universel", l'intérêt considérable que j'ai porté et que je porterai toujours à cette revue, m'autorise, je crois, à la recommander tout spé-



Mme Félicia Litvione, interprète d'Arnide, à Béziers, est canadienne par sa mère

cialement à votre sollicitude, dans l'avenir.

Nous avons peu de publications de ce genre en Amérique; celle-ci s'inspire de la morale et des arts; ce sont deux titres qui touchent les coeurs bien nés; ils ne vous laissent pas insensibles. Puissent donc les succès de "l'Album Universel" aller sans cesse en s'accroissant. Même, à cet égard, je compte sur vous pour le recommander à vos amis. Ce faisant, vous agirez patriotiquement en faveur des lettres canadiennes; en faveur de la grande famille française de ce continent. Encore un coup, merci et salut.

LOUIS D'ORNANO.

UN GRAND MARIAGE PARISIEN

La nouvelle du mariage de M. Arthur Meyer, le très distingué directeur du "Gaulois" de Paris, avec Mlle de Turenne, a été accueillie partout avec beaucoup de sympathie.

La personnalité de notre éminent confrère est trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'étendre sur le grand rôle qu'il joue depuis longtemps, en France, dans la défense de la cause conservatrice. Il a su se concilier dans tous les mondes, et notamment dans la plus haute aristocratie, des amitiés que cette union resserre.

Mme Meyer est apparentée aux plus illustres familles françaises. Elle est la fille du comte de Turenne, ancien député de l'Orne, et de la comtesse, née Fitz-James, petite-fille du duc et de la duchesse de Fitz-James. Elle a une soeur et un frère qui se destine à Saint-Cyr. Mme Meyer est âgée de vingt-quatre ans. Tous ceux qui la connaissent rendent hommage à sa grande distinction et à son charme vraiment exquis. De grande culture intellectuelle, elle sera pour son mari un collaborateur précieux.



Mme A. Meyer, née de Turenne

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE
AUX ÉTATS-UNIS

Le président Roosevelt est parvenu à l'expiration du mandat qu'il avait recueilli, aux termes de la Constitution, après l'assassinat de MacKinley. Dans quelques mois vont avoir lieu des élections nouvelles. Les deux puissants partis politiques qui se disputent le pouvoir aux États-Unis, font déjà de grands efforts en vue de cette élection.

On ne l'ignore pas, les électeurs des États-Unis se divisent en républicains et démocrates.

La question monétaire joue, comme on sait, un grand rôle aux États-Unis: les républicains, partisans de l'étalon d'or, sont soutenus par la haute banque et les grands industriels. Les démocrates sont, au



Le juge Alton Parker, candidat à la présidence des États-Unis, photographié en automobile, devant sa maison, à Rosemount.

contraire, bimétallistes, mais assez divisés sur plusieurs autres questions importantes. Le président sortant est le candidat du parti républicain, qui détient le pouvoir depuis de longues années. Toutes les probabilités semblent être en faveur de sa réélection.

Les démocrates ont choisi comme candidat le juge Parker, dont nous publions ci-contre la photographie. Alton Parker, juge suprême de l'État de New-York, est, comme beaucoup d'hommes politiques des États-Unis, un fils de ses œuvres. Après sa désignation par le Congrès démocratique, il a donné sa démission de ses fonctions officielles, et il attend, dans sa propriété de Rosemount, l'ouverture de la période électorale.

C'est là qu'a été prise la photographie que nous reproduisons ici.

LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

Nous donnons d'autre part le portrait de cette célèbre beauté de la cour de Napoléon III. D'origine florentine, la comtesse de Castiglione, qui mourut à un âge avancé il n'y a pas longtemps, défraya en ce moment la chronique parisienne, son héritage ayant été liquidé ces temps derniers. L'historique comtesse ne fut pas seulement une favorite de marque, ses aptitudes diplomatiques ayant été de premier ordre. On prétend, peut-être avec raison, qu'elle fut auprès de Napoléon III l'instrument fidèle du ministre italien Cavour, devenant ainsi une des principales chevilles ouvrières des machinations qui amenèrent l'unité de l'Italie.

"ARMIDE" A BÉZIERS

D'après un confrère, la représentation d'"Armide", donnée aux Arènes de Béziers, au mois d'août dernier, a brillamment réussi. Nous reproduisons une vue des décors, qui étaient fort pittoresques et bien appropriés à la vaste scène et au paysage environnant.

La foule immense, accourue de tous les points du Midi de la France, a acclamé les interprètes, et particulièrement l'"étoile", Mme Litvinne, une Armide altière, noble, vibrante et touchante. La célèbre cantatrice a trouvé des cris de rage, des élans de tendresse et de passion farouche qui soulevèrent l'enthousiasme.

Notre public apprendra avec plaisir, que, par sa mère, Mme Félicia Litvinne (dont nous donnons le portrait dans ce numéro de la revue), est Canadienne. La grande cantatrice descend, en

effet, de l'une de nos meilleures familles. Même, si nous en croyons les on-dit, Mme Litvinne compterait remplacer Mme Albani, dans les tournées de concerts que cette dernière avait accoutumé de nous donner de temps en temps.

Que, si nos lecteurs désiraient en savoir plus long sur le compte de Mme Litvinne, nous ajouterons que: son père, M. William Schutz, d'origine russe, vint au Canada où il épousa le 11 juillet 1849 Mlle Celina Mount, alliée aux Lareau de notre ville. Mme Litvinne a en outre deux soeurs, dont l'une a épousé un des célèbres frères de Reszké.

Ce qu'il y eut de plus faible dans la représentation de Béziers, ce fut l'exécution orchestrale. Il eût fallu deux ou trois répétitions supplémentaires. Mais ces légères défaillances n'ont pas ému le public, à supposer qu'il les ait discernées. Et puis, n'est-ce pas la perfection n'est pas de ce monde, et le soleil a quelques taches, — même le soleil du Midi, — même le soleil de Béziers!

"Armide" de Gluck, dont nous publions l'air de ballet du quatrième acte, dans notre précédent numéro, fut représentée pour la première fois le 23 septembre 1777, et n'a pas été reprise depuis 1825.

Un centenaire

Le plus beau et le plus vaste des cimetières parisiens, celui du Père-Lachaise, va avoir cent ans.

Il y a, en effet, près d'un siècle que le préfet de la Seine ordonna de transformer en nécropole ce jardin qui avait été la propriété des jésuites et qu'on avait baptisé l'enclos de Mont-Louis au temps où Louis XIV venait observer ce qui se passait dans Paris. Le Roi-Soleil donna Mont-

Louis au Père La Chaise, qui était son confesseur, et le Père La Chaise fit de cet enclos une délicieuse thésaie. Sous la Révolution, on acheta cinquante et un arpents de ce jardin, avec le projet de les affecter à leur usage actuel.

Maintenant, veut-on savoir combien de Parisiens, en un siècle, ont fait le voyage — sans retour — du Père-Lachaise? 693,000 en chiffres ronds.

Le singe-bijou

La dernière nouveauté, lancée par les grandes dames américaines, est, comme on peut s'y attendre, un peu extravagante. Toute mordaine vraiment digne de ce nom ne sort pas sans le singe-bijou, pauvre petite bête à peine longue de sept pouces, que l'on serre dans la poche ou le réticule en compagnie de la bonbonnière, du pompon à poudre, etc.

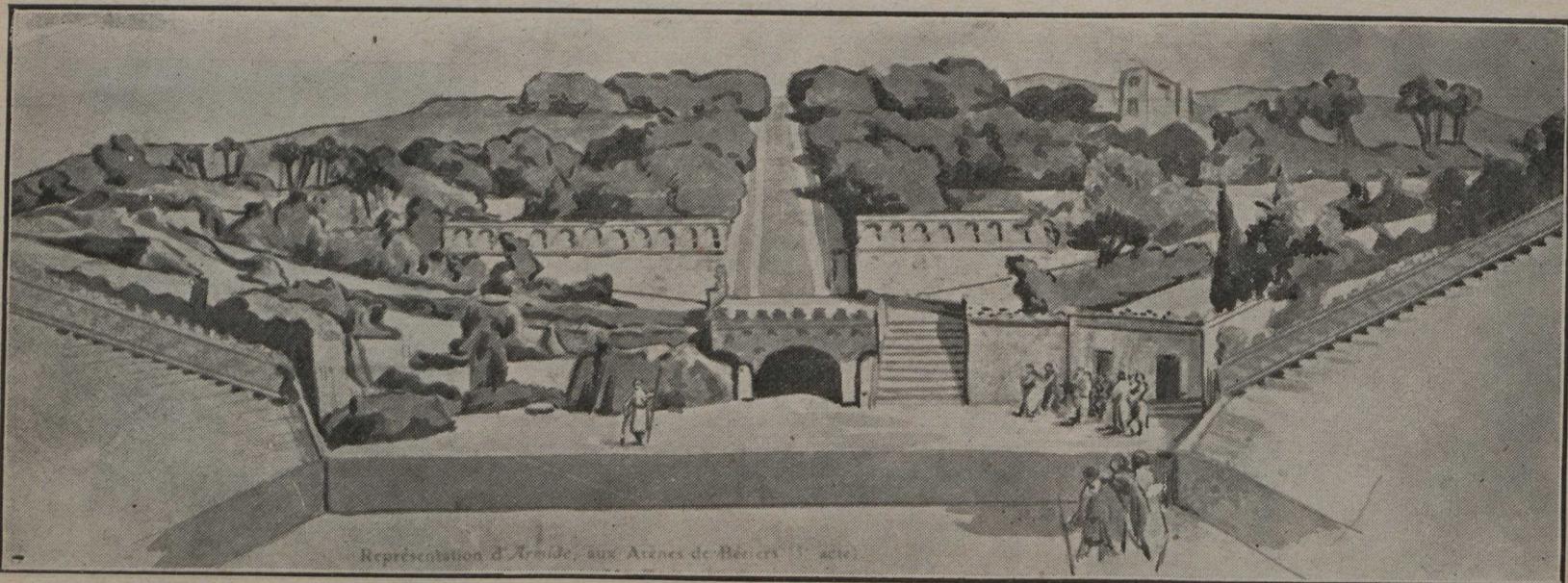
Ce nouveau joujou des dames vient du Venezuela, et est très rare et très difficile à capturer, comme s'il se doutait, le pauvre, de ce qu'on veut faire de lui en captivité; mais les nègres, au prix de mille fatigues, arrivent à les dénicher.

Ce singe se nourrit avec presque rien. Comme dit le proverbe, le singe sait se contenter de peu.

Quand un confrère veut "se mettre en quatre" pour un confrère, il est à craindre qu'il ne le mette en pièces.

* * *

L'estime et le respect ne sont pas la même chose; on respecte les situations, on n'estime que les caractères. — Alexandre Dumas fils.



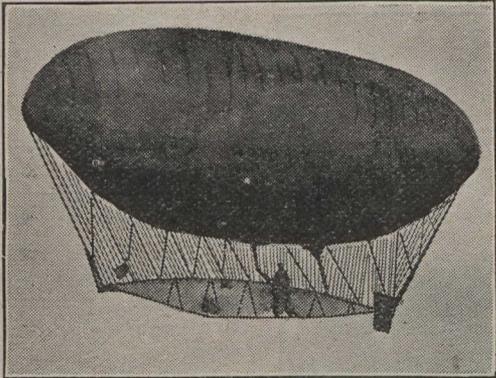
Représentation d'Armide, aux Arènes de Béziers (5e acte)

Représentation d'Armide, aux Arènes de Béziers (5e acte) — (D'après un croquis de M. Beaume)

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

LA CHIMIE ET LES COULEURS

Si l'on soumet une livre de charbon à la distillation sèche, et si les produits et résidus de goudron sont traités chimiquement, suivant les méthodes ordinaires, pour obtenir des couleurs, on constate qu'avec une livre de ce goudron chimiquement traité, on peut teindre 200 verges de flanelle, couleur magenta, 2,500 verges, en vermillon, 120 verges, en aurin, couleur citronnelle, ou d'alizier, couleur de la poire, ainsi que 155 verges de drap en couleur rouge ordinaire.



Le ballon, dit dirigeable, de Baldwin; dont l'ascension à Saint-Louis fut, ces jours derniers, rien moins que remarquable.

SOUDURE DE L'ALUMINIUM

Il n'est pas d'industriel travaillant l'aluminium qui n'emploie une soudure ou un procédé de soudage de ce métal, dont les compositions ou applications ne soient tenues secrètes, chacun ayant la prétention de posséder la meilleure recette.

MM. Nield et Campbell, eux, au contraire, prétendent que la soudure ci-dessous donne un joint fort et durable aussi bien sur l'aluminium qu'avec ses alliages. La composition serait, d'après le journal "l'Electrolyse", formée de :

Zinc	80 à 90 grammes
Aluminium	5 grammes
Antimoine	5 grammes

L'aluminium étant fondu dans un creuset, on y ajoute le zinc par petites quantités, et après fusion du zinc on met l'antimoine. Puis on ajoute un peu de sel ammoniac (chlorhydrate d'ammoniaque), on brasse bien le mélange et, les scories enlevées, on coule la soudure en baguettes.

Pour employer cette soudure, on procède ainsi : décaper à l'acide les surfaces à réunir, chauffer ensuite en enduisant les surfaces avec de la soudure qui doit pénétrer dans le métal. Assembler les pièces à réunir, chauffer pour opérer la fusion de la soudure dont on enlève l'excès, et laisser refroidir.

Les soudures faites ainsi sont très peu visibles sur l'aluminium pur, la couleur de cette soudure étant à peu près la même que celle de l'aluminium.

PHYSIOLOGIE AMUSANTE

L'appareil circulatoire qui assure la marche continue et aussi la distribution du sang dans tous les organes, comprend, comme chacun sait, quatre parties :

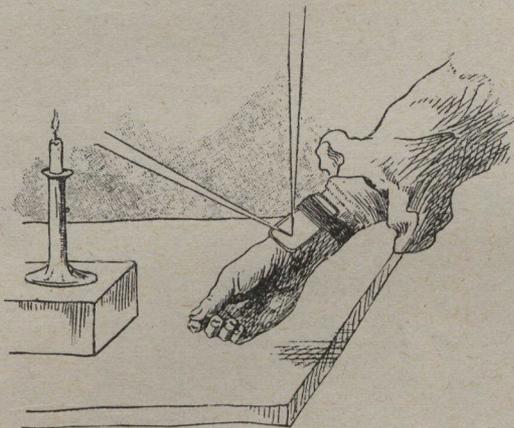
- 1o Le "cœur", muscle creux, organe de propulsion ;
- 2o Les "artères", tubes à parois élastiques et très résistantes, partant du cœur pour se rendre aux différents organes ;

3o Les "capillaires", vaisseaux très étroits et faisant communiquer les artères avec les veines ;

4o Les "veines", tubes à parois molles qui ramènent au cœur le sang des divers organes.

Chez les mammifères, le "cœur" est divisé par une cloison en deux parties dites "cœur droit" et "cœur gauche" ; chacune de ces parties présente deux cavités superposées qui communiquent entre elles : l'"oreillette" et le "ventricule". Le cœur est animé de mouvements rythmiques appelés "battements" ; il se contracte (systole) et se relâche (diastole) successivement. Les deux oreillettes entrent d'abord simultanément en contraction pour chasser le sang dans les ventricules ; puis ceux-ci se contractent en même temps pour chasser le sang dans les artères pendant que les oreillettes se relâchent et que des valvules ferment les orifices auriculo-ventriculaires, et ainsi de suite. Les battements du cœur sont perceptibles au toucher et à l'oreille.

On peut aussi apprécier facilement dans certaines artères la force et le nombre des saccades du courant sanguin. L'une des artères du poignet, par exemple, passe sur un os à une faible distance de la peau. En appliquant le doigt sur l'os, on comprime cette artère entre le doigt et l'os et l'on sent de légers chocs, comme on dit, les "pulsations". Voici un moyen peu banal d'examiner avec détail le caractère du pouls qui, on le sait, devient plus rapide et plus dur lorsqu'on a la fièvre.



Mise en évidence des pulsations par les légers déplacements qu'elles communiquent à un miroir attaché au-dessus d'une artère.

Attachez solidement sur le poignet, au-dessus de l'artère, avec un bracelet de caoutchouc, un morceau de verre étamé ; orientez votre bras de manière à recevoir sur ce petit miroir les rayons du soleil ou ceux d'une lampe, et de telle sorte que les rayons lumineux réfléchis tombent sur le mur ou sur le plafond (fig. ci-dessus). Par suite des mouvements imperceptibles que le pouls imprime au miroir, on peut suivre les oscillations du rayon réfléchi et on voit l'image du plafond se déplacer avec plus ou moins de rapidité selon la fréquence du pouls.

OBSERVATOIRE SOUS-MARIN

LES PROGRÈS DE L'Océanographie. — UN CURIEUX NAVIRE

A l'exemple des astronomes, les océanographes veulent avoir leurs observatoires, et fouiller les profondeurs de la mer, comme ceux-là scrutent, depuis des siècles, l'infini de l'espace.

Dans ce but, la Société géographique de Baltimore, Etats-Unis, qui organise une expédition scientifique dans les parages des îles Bahamas, a fait construire un curieux navire, de forme circulaire (21 pieds de long sur 18 pieds de large), disposition qui lui assure la stabilité désirable.

La quille est percée en son centre d'une ouverture par laquelle passe un tube de 6 pieds de diamètre, qui se prolonge sous le navire, sur une longueur de 30 pieds. L'orifice inférieur est fermé par deux épaisses plaques de verre, d'une limpidité idéale.



Ce navire est de forme circulaire et voit distinctement ce qui se passe à de grandes profondeurs dans l'océan, surtout si le bateau se trouve dans une mer calme, à une certaine distance de la terre. Dans les parages des Bahamas, les eaux de l'Atlantique ont une transparence extraordinaire.

Grâce à ce "télescope" sous-marin, les naturalistes vont pouvoir étudier sur le vif les moeurs de ces êtres étranges qui peuplent les profondeurs de l'océan, et que la drague ramène toujours à l'état de cadavres.

Ajoutons que ce bateau-observatoire sera transporté sur les lieux d'étude par un grand vapeur affrété pour l'expédition.

POUR COMBATTRE LE FEU

ÉLÉMENT CONTRE ÉLÉMENT. — UN ÉCRAN LIQUIDE

Il faut signaler le dernier progrès apporté aux moyens de combattre l'incendie. Dû à l'ingéniosité d'un Berlinois, il vient d'être expérimenté avec le plus grand succès à Charlottembourg, la florissante cité brandebourgeoise.

La lance que le pompier tient en mains et qu'il dirige vers le foyer d'incendie, est munie à son extrémité d'un système qui répartit l'eau projetée en deux jets bien distincts : l'un est compact, comme les jets des pompes ordinaires ; c'est l'autre qui constitue l'innovation.

Ce second jet forme un cône plus ou moins ouvert dont le sommet est tourné du côté du pompier, tandis que la base s'évase vers le feu. Ainsi projetée, l'eau forme un écran qui protège efficacement le pompier contre la chaleur produite. Conséquemment, il peut s'approcher bien plus près du foyer qu'avec une lance ordinaire. Il lui est d'ailleurs possible de supprimer ce second jet ou de le régler selon les nécessités du moment ; le cône d'eau peut se transformer alors en une surface plane.

Ce même système a reçu une autre application. Au moyen d'une lance d'un débit plus fort que la lance portative, on peut établir, sur les lieux mêmes de l'incendie, une sorte de tente ou de "coupole aquatique", à l'intérieur de laquelle il est possible de déposer un pompier asphyxié.



Le jet d'eau forme une sorte de coupole aquatique

A quelques verges d'un immeuble en flammes, malade et médecin jouissent là d'une fraîcheur reconfortante.

Il est permis d'espérer que les expériences de Charlottembourg attireront l'attention de nos pompiers de Montréal.

UN GRAND MARIAGE

Le jour où j'ai eu dix-huit ans, sur la première page de ce cahier, strictement fermé à clé, j'ai écrit ces simples mots :

"Mon mariage."

Et, déjà, ils sont cinq couchés dans la poussière ! Ce soir, j'en suis sûre, c'est le tour d'un sixième candidat. Est-ce enfin celui-là qui est destiné à devenir mon très humble et très obéissant seigneur et maître ?

Qu'il se prépare, en tout cas, à passer l'examen le plus sévère et le plus minutieux.

Je ne suis pas comme maman, moi, je ne perds pas la tête !

26 octobre, 4 heures.

Je ne me trompais pas... C'était bien le sixième !... Mais procédons par ordre et notons les événements petits et grands de la soirée d'hier.

Après le dîner, nous montons nous habiller, maman et moi. J'y mets du temps et du soin. Je m'applique enfin, je dois en convenir... Je ne redescends qu'au bout d'une heure et demie...

Sur mon chemin, au retour, je trouve toutes les portes ouvertes, et pendant que, sans bruit, je m'approchais du petit salon, j'entendais papa qui disait à maman :

—Alors, vous croyez qu'il est nécessaire?...

—Absolument nécessaire... Songez-y donc ! Votre présence est indispensable...

La tentation était trop forte... je m'arrête... j'écoute... N'étais-je pas un peu dans mon droit ? y eut-il jamais indiscrétion plus légitime ?

—Pourquoi, indispensable ? réplique papa... Je le connais, ce jeune homme... Je l'ai rencontré très souvent au club. J'ai même fait, un soir, un whist avec lui. Il ne joue pas trop mal... Il a vu hier Irène à cheval, il l'a trouvée ravissante. C'est à merveille. Qu'ai-je à faire dans tout cela ? C'est vous que cela regarde... Vous et Irène.

—Mon ami, je vous assure qu'il est de la plus stricte convenance...

—C'est bien, c'est bien... j'irai... j'irai...

Et le silence... Plus rien... J'attendais le nom... Pas de nom.

Le cœur me dansait un peu dans la poitrine... et, comme j'étais un peu serrée, très serrée même... je l'entendais distinctement faire "tic, tac, tic, tac !" contre mon corsage.

J'entre enfin et je reste là deux ou trois minutes : on ne voulait rien me dire ; je devais avoir l'air de ne rien savoir.

Je savais quelque chose cependant, et quelque chose de très important : il était du Jockey-Club. Ce à quoi je tiens par-dessus tout ! Si j'attache à cela tant d'importance, c'est la faute de papa : pour lui, quelqu'un qui n'est pas du Club n'existe pas. J'ai été élevée dans ces idées-là. Mon mari sera du Jockey !

Nous partons tous les trois dans le landau, papa, morne, abattu, silencieux ; maman, toujours dans la même excitation ; moi, en apparence, impassible, mais intriguée cependant... Pourquoi ce mystère ? Ce monsieur m'avait vu la veille à cheval... Il était bien honnête de m'avoir trouvée ravissante !... Était-ce lui qui avait demandé à me revoir à la lumière et décolletée ?... Tout cela me paraissait incorrect... On aurait dû le soumettre à mon examen, ce jeune homme, avant de lui faire avec une telle libéralité, à pied et à cheval, les honneurs de ma personne... Enfin !

A dix heures et demie, nous arrivons chez les Mercerey... Hélas ! pauvre papa ! c'était bien une soirée musicale... et, en fait de soirée musicale, ce qu'il y a de plus dur pour quelqu'un qui n'est pas rompu à ces plaisirs-là. Un quatuor, et tout ce qu'il y a de plus classique.

dans un petit coin, et, de là, rapidement, d'un seul coup d'oeil, j'examine le champ de bataille. Ça et là, des vieux ou des demi-vieux, défraîchis, déplumés. Rien pour moi !... Mais, dans l'angle opposé, un petit tas de quatre petits jeunes gens, tous les quatre inédits. Pas d'hésitation possible.

Oui, mais lequel est-ce ?... Je fais ce raisonnement, qui me paraît admirable dans sa simplicité : "C'est celui qui va me regarder avec le plus d'acharnement"... Je baisse modestement les yeux et je prends l'attitude d'une demoiselle bien sage qui s'abandonne tout entière aux sévères jouissances d'une sonate d'Haydn. Puis, tout d'un coup, je lève le nez, et mon regard va tomber droit sur le petit tas des petits jeunes gens. Mais je suis obligée de baisser le nez plus vite encore que je ne l'avais levé : tous les quatre me regardaient avec une évidente curiosité et un évident plaisir !...

Je laisse un peu marcher la sonate et renouvelle l'expérience... résultat !... Encore ces quatre paires d'yeux braqués sur moi...

Et ainsi de même à plusieurs reprises.

Je n'étais pas, je pense, indigne de cette attention. J'étais bien, très bien. La campagne m'a réussi admirablement cette année. Elle m'a un peu engraisée, pas trop, juste à point... Virginie, ma femme de chambre, me le disait hier soir, en m'habillant : "Ah ! mademoiselle ne sait pas comme elle a gagné cet été !" En quoi Virginie se trompait. Mademoiselle le savait très bien... On est toujours la première à savoir ces choses-là.

Fin du quatuor... Petit méli-mélo... Je n'y tiens plus ; j'emmène maman un peu à l'écart, et là, je lui dis :

—Maman, je t'en supplie, montre-le-moi.

—Comment, petite vilaine, tu as deviné ?

—Oui, oui, j'ai deviné... Mais montre-le-moi vite, vite... La musique va commencer.

—Eh bien, c'est ce grand brun, à gauche, sous le tableau de Meissonier... Ne regarde pas, il te regarde...

—Il n'est pas le seul ; ils ne font que ça, tous, tous, tous !

—Il ne regarde plus... Viens... il s'approche de ton père... Il lui parle...

—Il n'est pas mal.

—Je crois bien qu'il n'est pas...

—La bouche un peu grande...

—Je ne trouve pas.

—Oh ! si, maman !... Mais enfin, l'ensemble peut aller.

—Et si tu savais ! Naissance, fortune, tout ce qu'on peut désirer ! C'est un hasard tellement extraordinaire...

—Et il s'appelle... ?

—Le comte de Martelle-Simieuse... Ne regarde plus, il recommence à te regarder.

"Oui, c'est un Martelle-Simieuse, et les Martelle-Simieuse sont cousins des Landry-Simieuse et des Martelle-Jonzac... Or, vois-tu, les Martelle-Simieuse..."

Un des musiciens fait "toc toc" sur son petit pupitre... Voilà qui coupe court au torrent d'é-



PAYSAGE CANADIEN — Le pic Ross et un lacet de la voie du chemin de fer Pacifique-Canadien, section de l'Ouest

Peu de monde, une vingtaine de personnes... Une drôle de soirée qui sentait la hâte et l'improvisation, une petite fête de bric et de broc qui n'avait ni corps, ni ensemble ; on ne se connaissait pas ; on ne se tenait pas ; le médecin des Mercerey, leur architecte, leur notaire, évidemment invités pour meubler, pour garnir, pour faire nombre.

C'est que c'est le diable d'organiser, au mois d'octobre, quelque chose de convenable. Il y a si peu de monde à Paris ! On est obligé de se contenter, pour les petits comités, de gens qui feraient à peine partie des grandes fêtes en pleine saison, au mois de mai.

En arrivant, nous tombons sur l'andante d'une sonate, si bien que nous pouvons nous faufiler à la sourdine, en tapinois. Je vais me nicher

loquence de maman... Nous nous asseyons... C'est du Mozart, maintenant... Je me rebloctis dans mon petit coin et je m'abîme en de profondes réflexions...

Ça doit être un parti de derrière les fagots, car maman était dans un véritable état d'exclamation!

Comtesse de Martelle-Simieuse!—Deux noms! Mon rêve! Avoir deux noms!... J'aurais préféré duchesse, naturellement; mais il y a si peu de ducs, de vrais ducs, de ducs incontestables — vingt-deux seulement, je crois — que c'est une chimère d'espérer... Va donc pour comtesse!

Comtesse de Martelle-Simieuse... Le nom a de la tournure... Je me le répète à moi-même... Je n'écoute pas du tout le quatuor de Mozart... Est-ce bien du Mozart que jouent ces deux violons, cet alto et cette basse?... Les quatre instruments me chantent une chanson dont voici le refrain: "Mme la comtesse de Martelle-Simieuse".

LUDOVIC HALEVY,
de l'Académie française.

NOCES DE DIAMANT

On vient de célébrer en France les noces de diamant de celui que l'on a appelé "l'aumônier", Monseigneur Lanusse, aumônier de l'École de Saint-Cyr. Une médaille d'or, à son effigie, (œuvre de M. Jean Descomps), lui a été offerte et par les plus beaux noms de France et de l'étranger, et même par des souverains. Sur sa soutane brillent trente et une médailles ou décorations, dont la Médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur.

Point d'homme plus populaire dans l'armée et au delà. Les Saint-Cyriens le vénèrent.

L'abbé est né alors que la gloire impériale, en dépit de la défaite, éclairait encore la France des feux rouges de son couchant. Sa joie à Saint-Cyr est de raconter aux élèves les histoires de sa jeunesse, l'histoire des vieux grognards dont il a la mémoire toute pleine.

—Enfant, j'ai connu Penoul, notre voisin, un ancien tambour des grenadiers de la Garde, qui avait reçu ses baguettes d'honneur au pied des Pyramides, des mains de Bonaparte; plus tard, après un magnifique fait d'armes au passage du Rhin, il obtenait la croix de la Légion d'honneur. Que de fois, jeune enfant, je l'ai suivi, à la tête de la garde nationale, lui toujours dans ses guêtres et son uniforme des grenadiers de Bonaparte.

Enfin il lui fallut mourir. Voyant le moment approcher et ayant bien rempli ses devoirs religieux avec l'abbé Brun, fils d'un Egyptien comme lui, il dit à sa femme:

—Femme, apporte-moi mes baguettes d'honneur!

Il les approche de ses lèvres.

—Femme, apporte-moi ma croix d'honneur!

Il la prend, la regarde et la baise plusieurs fois... Une gravure, placée en face de son lit, représentait Napoléon 1er en capote grise.

—Femme, apporte-moi l'Empereur!

Il se découvre, demande qu'on le redresse autant que possible sur son lit, et colle ses lèvres sur l'image sacrée.

—Maintenant, je puis mourir, dit-il...

Quand l'abbé Lanusse conte ses anecdotes aux Saint-Cyriens, ce n'est point pour le plaisir de mettre en scène les types de son enfance, c'est qu'il en veut tirer une morale: les anciens n'aimaient tant Napoléon que parce qu'il avait fait la France glorieuse. Alors, le vieil aumônier de se tourner vers les jeunes gens:

—Comme vos pères, vous voulez la grandeur de notre patrie bien-aimée. Comme eux, vous voulez des victoires. Sachez-le bien, pour des victoires, il faut des dévouements et des courages. Il ne faut pas que chacun dans l'armée cherche à avoir la place la plus commode et la moins périlleuse. En un mot, il faut des hommes de sacrifice, ce qui signifie des hommes de devoir...

Prêtre et soldat, on s'étonne que l'homme de paix se plaise aux récits des faits de guerre.

—Pourquoi donc? répond-il. Est-ce que le prêtre n'a pas une patrie comme vous en avez une? Et si quelqu'un fut indifférent à ses gloires et à ses malheurs, ce n'est pas lui, je vous l'assure. S'il ne porte pas un fusil sur ses épaules, il porte dans sa poitrine un cœur français... Un prêtre, homme de paix, qui fait traverser les champs de bataille! Ah! je préférerais bien n'avoir à vous faire parcourir que ces riantes campagnes, ondulées par de riches moissons, que ne foulèrent jamais les lourds chevaux d'un terrible envahisseur... Les champs de bataille, qui sait si, un jour, la vue de ces sanglantes folies humaines ne fera pas progressivement, à tout jamais peut-être, rentrer les épées dans les fourreaux? Serions-nous donc pour toujours condamnés à être comme ces deux bandes de bêtes féroces qui se rencontrent aux confins du désert?

Il a vu la guerre, ce vétéran que chevronnent dix-sept campagnes: il a déploré les fatalités que les déchaînent, mais il n'est point en son pouvoir de faire qu'elles ne soient point. Et alors, il dit à ceux qui pourront être appelés à se battre: "Sachez vous sacrifier: votre sacrifice sera utile à la patrie." Et à l'horreur du spectacle qu'offre à ses yeux le choc des bataillons, il



Mgr Lanusse, aumônier de l'École de Saint-Cyr

trouve une beauté et une grandeur tragiques. La guerre n'est plus à ses yeux qu'une école de dévouement, d'abnégation et d'héroïsme. Ce prêtre, qui assiste les morts et recueille sur leurs lèvres le testament suprême, il chante, en soldat, les fureurs de l'épopée. Dans l'"Heure suprême à Sedan", il est lyrique:

—Pour moi, qui n'ai vu que quelques éclairs de cette tempête humaine, je serai toujours comme si je vous voyais encore, ô cavaliers!

D'où venez-vous, braves enfants de la France? Sur vos chevaux blancs, avec vos sabres reluisants au soleil, vous m'aviez l'air de ces flots écumeants d'une mer en courroux qui auraient franchi le rivage pour se jeter au travers des campagnes. Vous n'étiez plus vos maîtres... vous alliez, vous alliez toujours sous ces nuages épais se déchirant sans cesse pour vomir sur vos têtes et sur vos poitrines une pluie de feu, une grêle de fer.

S'arrêter! Non. On ne suspend pas ainsi une course furibonde. On fera des brèches et des brèches encore dans ces murailles de fer, dans ces forteresses de la mort. Les masses prussiennes ne sauraient être une digue à des flots irrités qui ont dépassé leurs limites...

Après, il allait sur le champ de bataille, dans la boue sanglante, parmi les râles. Il allait à qui l'appelait faiblement, se penchait sur les pauvres enfants tout pâles, et leur donnait à baiser sa Croix.

"Croix bénie, dira-t-il, mon plus pieux trésor,

je t'aime. Tu fus la consolation de tant de femmes! Oui, pauvre mère, cette croix a reçu son dernier embrassement. Là, il a posé ses lèvres..."

La préoccupation qui lui était ordinaire, c'était de remonter le moral des blessés, de les persuader qu'ils ne mourraient pas... "N'est-ce pas, mon père, que je vais mourir?" lui dit, à Mexico, un robuste zouave, dont un bisciaïen a troué la poitrine. — "Veux-tu te taire! lui répond l'abbé Lanusse, et un peu vite: Toi mourir, tu n'as pas encore assez chapardé de blanquilles aux Mexicains... Tu vois bien que je ne te parle pas d'astiquer ta conscience.

—Mais, mon Père, voyez quelle ouverture!

—Comme si tu t'en étais privé, toi, d'en faire des ouvertures et des plus larges.

—Tout ce sang?...

—Tu en as en réserve... Combien veux-tu parier que tu ne meures pas?... Je te joue quarante pipes de tabac, que t'en reviens..."

Pari tenu... et le blessé guérit.

Et voilà le bon abbé Lanusse, ennemi des tueries et ami de la France, qui souffre à la vue des blessés, et qui dit aux héros: "Battez-vous!" qui rêverait de voir la paix régner parmi les hommes et qui dépeint ainsi la guerre:

"La guerre... Un peu de gloire... Beaucoup de sang... De l'honneur et des larmes..."

L'UN D'EUX.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LE BRAS A OFFRIR

Beaucoup d'hommes prétendent que le cavalier doit offrir le bras droit à la femme qu'il accompagne dans la rue, au bal, qu'il mène à table, etc. Ils trouvent qu'il est moins respectueux de présenter le bras gauche.

Le cavalier offre le bras gauche pour garder libre son bras droit, qu'il doit consacrer, au besoin, au service de la dame, — qui est "sa dame" selon la vieille expression chevaleresque, tout le temps qu'elle est sous sa protection. — En effet, il peut avoir à écarter la foule devant elle, le cas peut se présenter où il aurait à la dégager... ou à la défendre. Ainsi que le dit la vieille romance des Porcherons, il faut "un bras pour la défendre"; le bras droit remplit cet office beaucoup mieux que le bras gauche. Quant aux officiers portant l'épée à gauche, ils sont forcés d'offrir le bras droit lorsqu'ils sont armés. Quand ils ont déposé leur épée, ils offrent le bras gauche, à moins que l'habitude ne les emporte... et alors, cela ne peut guère prêter à la critique.

MATIN D'OCTOBRE

Le soleil s'est levé, rouge comme une sorbe,
Sur un étang des bois: — il arrondit son orbe
Dans le ciel embrumé, comme un astre qui dort;
Mais le voilà qui monte en éclairant la brume,
Et le premier rayon qui brusquement s'allume
Jette aux feuilles de hêtre un pétitement d'or

Et sur les verts tapis de la grande clairière,
Ferme dans ses sabots, marche en pleine lumière
Une petite fille (elle a sept ou huit ans).
Avec un brin d'osier menant sa vache rousse,
Elle connaît déjà l'herbe fine qui pousse
Vive et drue, à l'automne, au bord frais des
[étangs.

Oubliant de brouter, parfois la grosse bête,
L'herbe aux dents, réfléchit et détourne la tête,
Et ses grands yeux naïfs, rayonnants de bonté,
Ont comme des lueurs d'intelligence humaine:
Elle aime à regarder cette enfant qui la mène,
Belle petite brune ignorant sa beauté!

Et rencontrant la vache et la petite fille,
Un rouge-gorge en fête à plein cœur s'égosille;
Et ce doux rossignol de l'arrière-saison,
Ebloui des effets sans connaître les causes,
Est tout surpris de voir aux églantiers des roses
Pour la seconde fois donnant leur floraison.

ANDRE LEMOYNE.

LES DEUX TOM

Ce n'est encore qu'à Marseille qu'on trouve les vraies histoires marseillaises. Non pas de ces histoires inventées à Paris, et toutes plus vieilles les unes que les autres, mais de bonnes petites histoires tranquilles et simples et dont le seul mérite est d'être arrivées. C'est ainsi que, dans mon dernier voyage, j'ai appris l'histoire de Tom, le petit chien de l'hôtel où je descends. Il y a bien longtemps que je pouvais la connaître, cette histoire, car tous les ans je vais à Marseille, et tous les ans je descends au même hôtel. Mais du diable si je m'étais imaginé que Tom avait une histoire. Car c'est là qu'on voit tout de suite la différence entre le chien de Paris et le chien de Marseille! A Paris, quand un chien est savant, c'est toute une affaire! Il fait des embarras, ne regarde plus personne, et il se fait engager au cirque ou au théâtre. A Marseille, où les chiens savants courent les rues, vous ne les distinguez pas des autres chiens. Ils vont tranquillement à leurs affaires, ne recherchent ni le bruit ni la réclame, et vivent aussi retirés que possible, doux et modestes, comme de vrais savants.

Tom était de cette école, et je n'avais jamais rien remarqué, chez lui, d'extraordinaire. Il n'était même pas très beau, et, s'il faut tout dire, j'avais cru remarquer qu'il ne se tenait pas très bien. Ces savants, du reste, sont tous les mêmes, fripés, râpés, trop absorbés par leurs pensées pour s'occuper de ces petites questions de forme. Ce sont leurs femmes, d'ordinaire, qui veillent à ces détails, mais Tom n'était pas marié. On lui connaissait bien deux ou trois liaisons dans le quartier, mais rien de sérieux. Il n'y avait pas d'exemple, en tout cas, qu'il eût une seule fois manqué à ses devoirs quotidiens, qui étaient de se tenir gracieusement, à l'heure de l'arrivée des trains, sous la porte de l'hôtel, d'aller au-devant de l'omnibus, l'oeil brillant et la queue frétilante, de reconnaître les anciens voyageurs, les vieux habitués de la maison, et de faire connaissance avec les nouveaux.

Tom allait même plus loin. Il accompagnait les voyageurs jusqu'à leurs chambres, et c'était lui, au départ, qui se chargeait d'aller les avertir. Il suffisait de lui dire :

—Tom, voyez au 12...

Et Tom allait au 12, grattait à la porte, aboyait même s'il le fallait, et ne redescendait pas qu'il n'eût fait entendre aux voyageurs que c'était l'heure du rapide et qu'ils allaient être en retard.

Mais ce n'était pas pour si peu, vous entendez bien, que Tom passait pour un chien savant: bon pour Paris, ces réputations à bon marché! C'étaient là, pour un chien marseillais, les choses les plus naturelles du monde, comme aussi de s'en aller à la Joliette, les jours du courrier de Chine, et dès que le bateau était signalé par le sémaphore, de venir avertir à l'hôtel pour qu'on envoyât l'omnibus. Cela prouvait simplement que Tom était intelligent, mais dans tous les hôtels les autres chiens en faisaient autant, et rien n'était curieux comme de voir, les jours où le bateau de Chine était en retard, tous ces chiens d'hôtels s'en aller à la queue-leu-leu jusqu'au bout de la jetée, interroger l'horizon sans jamais confondre avec le bateau de Chine celui de Corse ou celui d'Algérie, et flâner ensuite, tous ensemble, sur les quais, jusqu'à l'heure où l'on apercevrait, du plus loin, la fumée du paquebot.

Tom avait, dans cette petite troupe, une place à part: il jouissait visiblement de la considération de ses collègues, et c'était lui qui était généralement chargé de porter la parole en leur nom, d'exposer les revendications ou de défendre leurs droits. Un jour, par exemple, que le gardien de la jetée avait maltraité toute la bande, c'est Tom qui fut chargé de le mordre, et il s'acquitta de cette mission à la satisfaction générale.

Mais ce n'était pas sans peine qu'il était arrivé à cette situation privilégiée; même parmi les chiens, les débuts sont toujours pénibles. Tom, quand il entra dans l'hôtel où je l'ai connu, avait été, pour ainsi dire, ramassé dans la rue. C'était, à l'époque, un malheureux chien dépenaillé qui, du matin au soir, rôdait dans le vieux port ou autour des halles, cherchant à gagner sa pauvre vie, et, plus battu que content, traînant sa maigre échine sous le soleil ou sous la pluie. Un jour, il passait devant l'hôtel; on y avait justement besoin d'un chien ratier, les rats abondaient dans les sous-sols, de ces magnifiques rats marseillais contre lesquels les chats sont impuissants et dont les chiens seuls peuvent venir à bout. La veille, précisément, la patronne de l'hôtel avait dit au gérant :

—Baptiste, cela ne peut plus durer: il faut à tout prix que nous nous procurions un chien! Tom avait-il entendu ces paroles? ou était-il

On connaissait son faible, on le bourrait de morceaux de sucre, mais cela finissait toujours mal: Baptiste intervenait au meilleur moment et, à grands coups de serviette, quelquefois de coups de pied, il reconduisait le pauvre Tom jusqu'à la cave, qu'un commis-voyageur facétieux avait surnommée la cave de l'oncle Tom.

Cependant, à peine Baptiste avait-il le dos tourné que Tom remontait dans la salle à manger et recommençait à se sucrer, jusqu'à s'en rendre diabétique. Pendant ce temps, dans la cave, les rats faisaient, en paix, leurs petites affaires. Cela ne pouvait pas durer, et, un beau jour, le coup de pied de Baptiste, au lieu de jeter Tom dans la cave, le jeta dans la rue.

C'était grave! On était justement au fort de l'hiver, un de ces hivers marseillais où l'on est obligé de quitter le costume de coutil et le chapeau de paille... Tom resta un moment au beau milieu de la rue, tout étourdi de l'aventure, puis, soudain, comme frappé d'une inspiration d'en haut, il prit sa course au triple galop, tout droit, du côté de la Poissonnerie.

Une heure après, il rentrait à l'hôtel. Il n'était plus seul: un autre chien l'accompagnait, mais un chien qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, un peu plus petit, maigre, hâve, mal tenu, tout boueux, grelottant la misère, tel, autrefois, Tom lui-même, quand il fut recueilli par les gens de l'hôtel... Pour le reste, même couleur, même poil, mêmes yeux. C'était son frère évidemment, un frère pauvre, qu'il était allé chercher du côté de la Poissonnerie, dans leur famille, et qu'il amenait à l'hôtel pour y faire sa besogne.

Les deux chiens, en effet, traversèrent le vestibule, passèrent devant le petit bureau de l'hôtel, firent le tour de la salle à manger devant Baptiste, stupéfait, et descendirent jusqu'à la cave, où Tom installa son cadet, et, comme on le lui avait montré à lui-même, lui fit voir les trous à rats et les lui recommanda d'une façon toute spéciale. Après quoi, le laissant dans la cave, il remonta dans la salle à manger, où, tranquille comme Baptiste lui-même, il recommença sa chasse au sucre...

Et, depuis lors, tout est pour le mieux dans l'hôtel. Les deux frères s'entendent à merveille, l'un ne bougeant

pas de la cave, l'autre ne quittant pas le hall. Toute la semaine, les deux chiens sont à leur besogne, et, le dimanche, seulement, ils sortent ensemble, de deux à quatre, absolument pareils, depuis que le cadet est replumé, et ayant jusqu'au même nom, car le commis-voyageur, toujours facétieux, n'a pas manqué de les appeler Tom premier et Tom deux.

EMMANUEL ARENE.

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Le soleil en mourant au fond du paysage
A laissé sur le front des grands boeufs nonchalants,
Aux vitres des maisons et sur le marécage,
La trace de ses doigts fluides et sanglants.

Dans la brume, un berger ramène du pacage
Son troupeau harcelé par des chiens vigilants,
Tricotant sur leurs seuils, les vieilles du village
Suivent d'un oeil éteint les moutons somnolents.

L'ombre étale partout son manteau de silence.
Rien ne bruit vers le ciel. Poursuivant son destin,
Le pas d'un mendiant traîne sur le chemin.

Une étoile suspend sa lueur d'espérance
Sur la croix du clocher. Tout s'endort, tout est noir.
Seul, le chant des courlis s'attriste dans le soir.

HUGUES LAPAIRE.



GUERRE RUSSO-JAPONAISE — Compagnie japonaise rendant les honneurs funèbres à un officier russe tué dans les derniers combats

guidé simplement par son instinct? Le fait est que, le lendemain, il était devant l'hôtel, le nez en l'air, la queue entre les jambes, l'air désœuvré, comme un chien qui cherche de l'ouvrage. Deux jours, trois jours de suite, il revint, si bien qu'on se fit à l'hôtel le raisonnement connu: "Ce chien n'est à personne, il doit être à nous, il est à nous", et Tom fut installé dans la cave, où Baptiste, voulant l'initier à son métier, lui mit successivement le nez sur les trous à rats qui pullulaient dans les encoignures en lui disant, d'un ton significatif: "Kss!.. Kss!..."

Mais Tom n'avait pas besoin de cette mimique. Il avait entendu la patronne parler au gérant, et il savait parfaitement ce qu'on attendait de lui. Il en était même fort contrarié, car le métier ne lui convenait pas. Bien que la nature l'eût fait chien ratier, et qu'il descendit d'une très vieille famille de ratiers marseillais, il n'avait pour le rat aucune espèce de goût, et il lui préférait de beaucoup le sucre. C'était même sa seule passion, le sucre, sa seule faiblesse, et il comprenait bien que ce n'était pas à la cave qu'il en trouverait.

Aussi, le voyait-on plus souvent au rez-dechaussée, dans le grand hall qui sert de salle à manger, allant d'une table à l'autre, mais choisissant de préférence celle où le café était servi.

Choses Vraies

UN PHENOMENE HUMAIN

Un physiologiste américain du nom de Max-rocel vient de publier un rapport médical fort intéressant sur un jeune homme d'une quinzaine d'années qui possède le singulier pouvoir de remuer les oreilles en tous sens. Sa volonté peut s'exercer encore sur ses cheveux, et il les fait se dresser sur sa tête comme les rayons d'un soleil de la façon la plus saisissante.

FARINELLI ET SON TAILLEUR

Le célèbre acteur Farinelli avait été chargé par le roi d'Espagne Ferdinand VI, de diriger à Madrid, l'opéra que le monarque lui-même avait composé. A l'occasion de la première représentation, Farinelli avait commandé à son tailleur un habit magnifique. Quand le tailleur vint porter le somptueux costume au musicien, celui-ci lui demanda son mémoire :

—Je ne veux point d'argent, répondit l'artisan, rougissant, et je ne vous présenterai aucun mémoire! J'ai une grande faveur à vous demander! Je sais qu'elle surpasse infiniment la valeur de ce pauvre habit, puisque c'est un bien que les monarques eux-mêmes ne sauraient trop payer. Ne serais-je pas trop exigeant si, ayant eu le bonheur de travailler pour l'homme dont toute la cour parle avec admiration, je lui demande encore de vouloir bien me chanter un air? Je n'accepterai aucun autre paiement! conclut le tailleur avec une grâce toute espagnole.

Farinelli tente, mais en vain, de faire accepter le prix de son habit à l'artisan. Enfin, après beaucoup de débats, l'acteur cède au désir que l'homme paraît exprimer si sincèrement. Il s'enferme avec lui et lui chante ses airs les plus brillants. Le tailleur est bientôt hors de lui! Plus il est admiratif, et plus le chanteur met d'expression dans son chant, peut-être flatté davantage par l'enthousiasme de cet homme simple que par les applaudissements de la cour entière. Quand il a fini de chanter, le tailleur, se confondant en remerciements, se dispose à sortir :

—Attends un peu, commande Farinelli, si je t'ai cédé, il est bien juste que tu me cèdes à ton tour.

Et le musicien tirant sa bourse, oblige le tail-



leur à accepter une somme qui surpasse le double du prix de son riche habit.

UN CHEVAL A DEUX PATTES

Voici un cheval qui probablement représente l'unique spécimen de son espèce. Il ne possède, en effet, ou il ne paraît posséder que deux pattes. La tête et l'encolure sont fort bien constituées. La physionomie est celle d'un coursier



Un coursier fantastique

en excellente santé, et l'on voit même, à droite du conducteur qui retient le mors, pendre l'étrier. Quel cavalier peut donc monter ce coursier sans échine? Le corps du cheval resterait-il caché derrière l'homme? C'est peu probable, et cela ne ressort, dans tous les cas, ni de l'attitude de la bête, ni de l'ombre portée par le groupe. Il faut donc se résoudre à croire que l'on est bien en présence d'une des plus étranges bizarreries de la nature: un cheval à deux pattes.

D'où vient ce cheval extraordinaire, certainement le premier exemple connu: il est inutile de chercher bien loin.

Ce coursier à deux pattes a vu le jour dans l'atelier d'un joyeux amateur photographe. L'illustration ci-dessus est une des supercheries photographiques dont nos lecteurs en ont déjà lu quelque chose dans cette revue. L'amateur a photographié tout d'abord l'homme et le paysage sur une première plaque, et il en a tiré une épreuve. Sur une deuxième plaque, il a tiré le cheval, avec ses quatre pattes, bien entendu, la bride ajustée, prête à recevoir la main du conducteur. Cette deuxième épreuve obtenue, l'amateur a découpé le cheval dont il n'a conservé que l'encolure, la tête et une patte de devant, qu'il a artistiquement collées sur la première épreuve, de façon à former le groupe original représenté ci-contre. Il ne lui restait plus qu'à prendre une troisième et dernière photographie de l'ensemble, après avoir eu soin d'effacer les bavures et de raccorder les points défectueux. C'est ainsi qu'est né le cheval à deux pattes et sans échine. La photographie, on le voit, ne reproduit pas toujours ce qui est vrai, et il ne faut pas toujours se fier à elle.

Certaines de ces supercheries photographiques sont vraiment originales. Un chasseur qui vient de tuer un lièvre, un pêcheur qui vient de prendre un goujon peuvent faire croire qu'ils ont tué ou pêché quelque monstre. Rien d'aussi facile. Vous n'avez pour cela qu'à suspendre

lièvre ou poisson à une branche d'arbre, et à vous placer à une certaine distance en arrière, en levant le bras juste en face de la tête du gibier. Lièvre ou poisson, situés au premier plan, paraîtront monstrueux sur l'épreuve. Semblable photographie est vraiment curieuse et bien facile à obtenir, et comme celle-ci, elle ne manquerait pas de surprendre vos amis et connaissances.

LES NOMS DES ROIS DE DANEMARK

Depuis trois cent quatre-vingt-huit ans, tous les rois danois ont, sans en excepter aucun, porté le nom soit de Christian, soit de Frédéric. Ceci n'est pas un simple effet du hasard, mais c'est en vertu de la loi du Danemark, qui veut qu'à chaque Christian, succède un Frédéric, et vice-versâ, à chaque Frédéric un Christian.

Pour atteindre ce but sans devoir changer de nom, en cas de décès ou pour tout autre motif, tout prince danois, quels que puissent être ses autres noms de baptême, reçoit invariablement à la fois ceux de Frédéric et de Christian.

UN JEUNE MERITOIRE

Une dévote, en robe sombre, vint, après les ténèbres, un jour de jeudi saint, se confesser à un capucin.

Elle commence à narrer légèrement ses pécadilles et s'étend davantage sur les péchés de ses enfants et de son époux, et raconte enfin, avec force détails, les péchés de ses amis et voisins.

Enfin, le moine lui demande :

—Jeûnez-vous, ma soeur?

—Assurément, mon père, et je vous proteste que c'est de ma part un acte méritoire, car je suis d'une constitution délicate.

Chaque soir, je prends trois oeufs en l'honneur de la sainte Trinité. A ces oeufs, j'ajoute cinq pommes ou autres fruits que je mange en mémoire des cinq plaies du Sauveur.

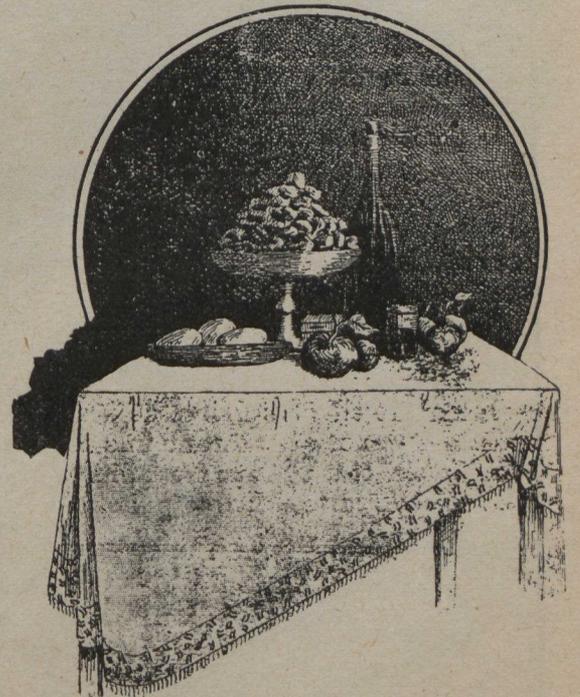
Je prends ensuite quarante pruneaux pour célébrer les quarante jours d'abstinence de Jésus au désert.

Enfin, je bois sept gobelets de vin en souvenir de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

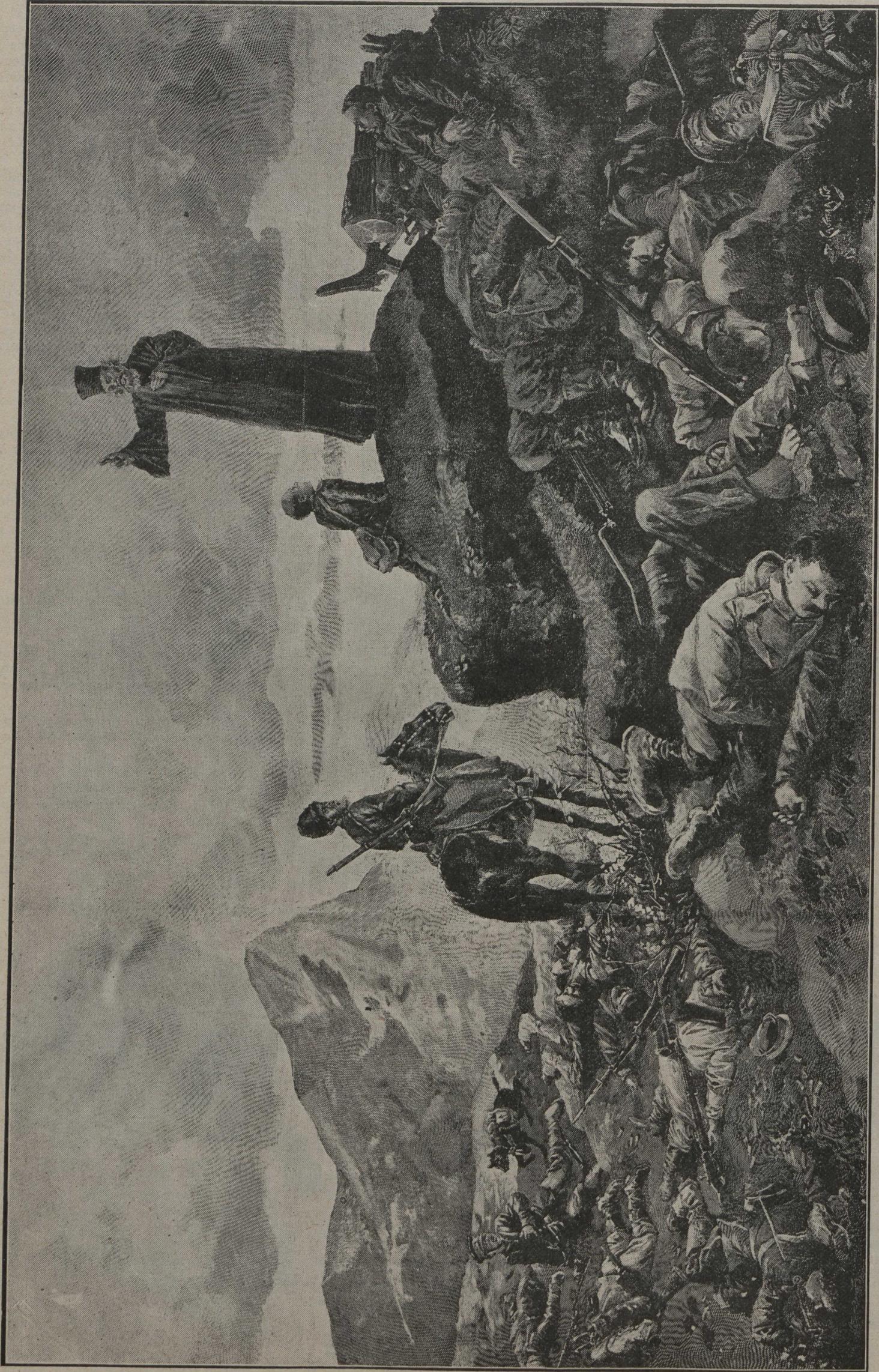
—Eh! quoi, est-ce là tout? demande le capucin, ironique.

—Oui, répond la bonne femme, si ce n'est que ces derniers jours, j'ai ajouté quinze biscuits, en songeant aux quinze mystères du Rosaire.

—Rien que cela! répliqua le révérend en cour-



roux, et que ne jeûnez-vous aussi en souvenir des onze mille vierges!



Sur l'emplacement d'une des batteries russes, le soir du dernier combat près de Liao-Yang

Après une lutte furieuse autour d'une batterie russe, longtemps défendue avec l'acharnement du désespoir, le silence est retombé sur le coin du champ de bataille, où vainqueurs et vaincus dorment pêle-mêle leur dernier sommeil. Alors se déroule une scène imposante : un pope se dresse au milieu du champ de carnage et bénit les morts et les mourants.

LE PATRIOTISME A L'ÉCOLE JAPONAISE

C'est à l'école que les Japonais ont puisé le patriotisme exalté qu'ils déploient actuellement contre les Russes. Le patriotisme, "qui, au Japon, se présente sous la forme d'un respect religieux des ancêtres et du dévouement absolu à une dynastie quasi divine", est à l'école le fondement universel et éternel de la morale. Les maîtres d'école japonais ont été d'ardents propagateurs du culte de la patrie. Ils avaient pris l'habitude de teinter d'une couleur spéciale la presqu'île du Liao-Toung sur les atlas, afin d'imposer aux élèves cette idée que cette partie de l'ancien empire japonais devait revenir au Japon d'aujourd'hui. Leurs chants de classe dépeignent le mikado comme l'empereur sans rival au monde. "Aujourd'hui, dit l'un de ces chants, c'est la fête de Sa Majesté! C'est le jour où a daigné naître l'empereur actuel; il n'y en a pas de plus beau, c'est un jour de bonheur! L'empereur est le maître de notre grande famille: c'est un père." Un de ces instituteurs habitait ses élèves à marcher dans la neige pour s'entraîner à la future conquête de la Sibérie. On devine sans peine quels soldats enflammés prépare au pays une si ardente propagande.

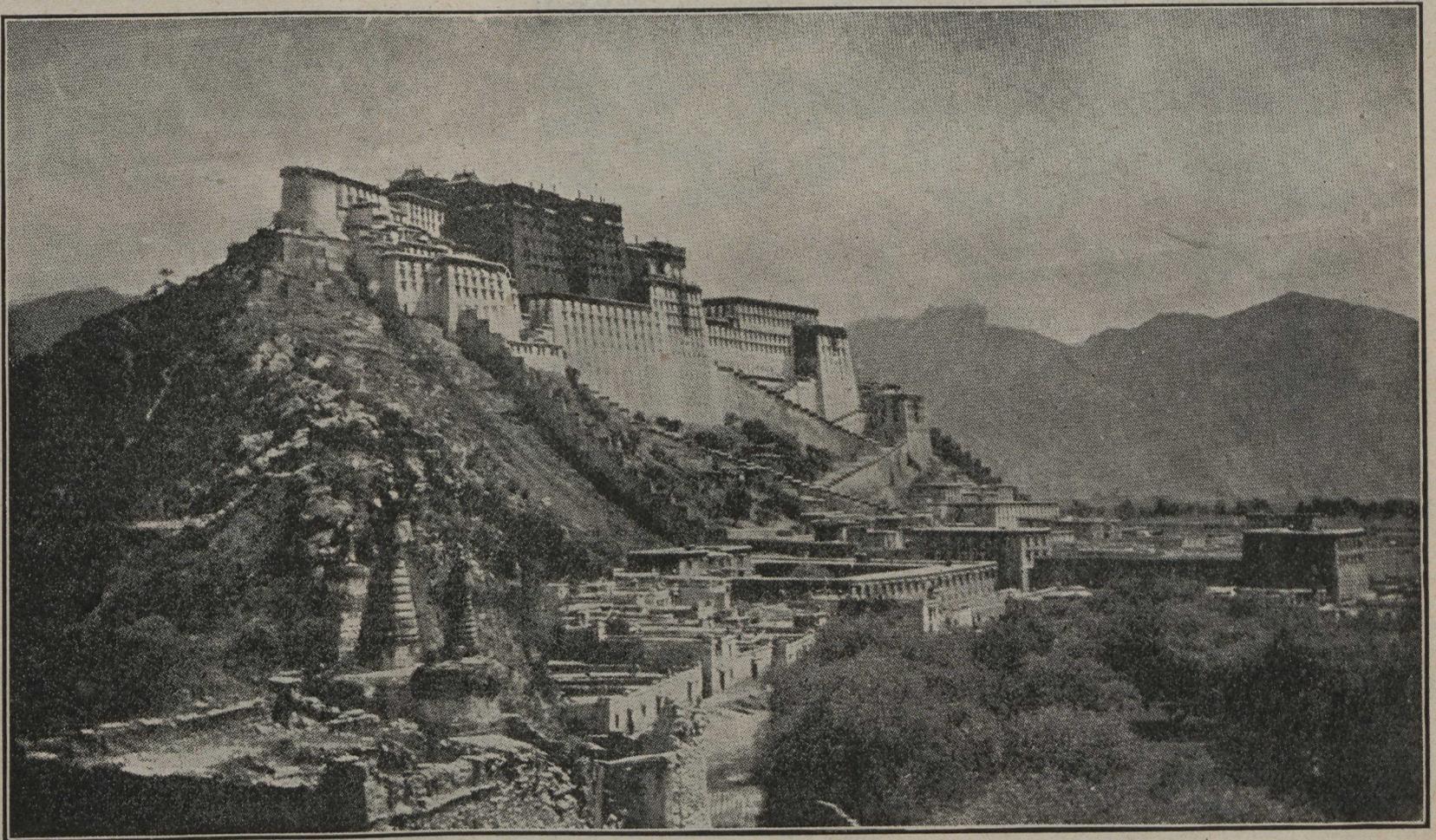
Ce n'est pas seulement l'école primaire qui se trouve être ainsi une sorte d'antichambre de la caserne. Dans les écoles moyennes et supérieures, on tend à donner aux élèves cette croyance que les Japonais sont d'une race divine. "Le monde est grand, écrit un livre classique d'histoire; le nombre des nations est immense, mais sur quelle rive pourrait-on voir un pays ayant une famille impériale pareille, ayant un pareil peuple!" Même enseignement dans les universités impériales. Ainsi, le 5 novembre 1898, devant un énorme auditoire, le professeur Inouyé, de l'Université de Tokio, expose la théorie suivante sur l'origine du peuple japonais: "Dans toutes les autres contrées, le souverain sort du peuple; mais au Japon, le peuple a l'honneur de descendre de l'empereur: or, l'empereur est issu des dieux. De même aussi, les autres contrées connaissent la piété filiale et le patriotisme, mais ce n'est point la piété filiale et le patriotisme du Japon." Un de nos compatriotes, qui a fait de l'enseignement japonais une étude spéciale, M. Henry Dumolard, concluait: "Il est tout à fait naturel que l'enfant qui a reçu un enseignement en ce sens, s'il rencontre un étranger sur son chemin, se fera un devoir de l'insulter."

Oui, mais quelle bravoure une telle préparation n'a-t-elle pas inculquée aux soldats de Kuroki et d'Okou! Le jeu de la guerre est d'ailleurs continuellement pratiqué dans les écoles japonaises. Ainsi, à l'école des nobles, les élèves se livrent sans cesse à l'escrime spéciale dite "kenditsou". Protégés par des cuirasses faites de petites plaques assemblées par des lacets et de gros casques de fer à forte grille, et armés de lances en bambou dur qu'ils tiennent à deux mains, ils se combattent, se frappent et s'assènent des coups furieux. En ce moment, le jeu de la guerre a pénétré jusqu'à l'école primaire, et les camps ennemis ont revêtu les costumes et arborent le drapeau des adversaires en présence. Armés de bambous terminés par un bouchon, les deux partis s'attaquent et font en petit l'assaut de Kin-Tchéou ou le combat de Vafangou.

Il va sans dire que c'est toujours aux troupes japonaises que revient la victoire.

Si bien que la génération qui va arriver à la vie y apportera le même orgueil excessif qui vient de pousser le Japon à se lancer dans une guerre dont il ne connaît encore que les chances heureuses.

RENE THIERRY.



Le palais Po'tata où fut signée la récente convention Anglo-Thibétaine. Cet immense édifice au dôme doré était, jusqu'à ces jours derniers, la résidence du Dai-lama qui s'enfuit à l'approche des anglais

LE BOIS MANQUE

La richesse forestière est très inégalement répartie entre les différents pays d'Europe. En Angleterre et en Irlande, les forêts couvrent 4 p. c. de la surface du sol; en Danemark, 6 p. c.; en Hollande, 7; en Espagne, 13; en Italie, 14; en Belgique, 17; en France, 18; en Suisse, 20; en Norvège, 21; en Allemagne, 23; en Autriche, 30; en Russie, 32; en Suède, 40. La Grande-Bretagne est donc le pays le plus pauvre en forêts; la Suède est le plus riche; la France est dans la moyenne. La plupart des nations européennes ne produisent pas assez de bois pour leur propre consommation. L'Angleterre en importe chaque année pour 100 millions de dollars; l'Allemagne, 80 millions; la Belgique, 20; l'Espagne et l'Italie, 6; la Suisse, 3,200,000; la France, 28 millions, et elle en exporte 8, déficit de 20 millions de dollars.

PRONOSTICS

Anecdote amusante à propos du centenaire du lycée Henri IV (de Paris), qu'on a célébré récemment:

Le duc d'Aumale et Emile Augier s'étaient liés d'amitié sur les bancs de cet établissement. Ils étaient très bavards. Un jour qu'ils parlaient très haut, le professeur les apostropha sévèrement:

— Savez-vous, leur dit-il, où mène l'inattention! Rappelez-vous Pabret. Vous deviendrez ce qu'il est devenu.

Les deux élèves restaient interdits et tremblants.

— Il est devenu, acheva le maître, deuxième piston à la Porte-Saint-Martin.

Le mot était savoureux, adressé à un fils de roi. Quant à Emile Augier, il est devenu beaucoup mieux que deuxième piston!

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui semble dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: "A boire, à boire, par pitié!"
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle
Et dit: "Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé".
Tout à coup, au moment où le housard baissa
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore
Et vise au front mon père, en criant: "Caramba!"
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
"Donne-lui tout de même à boire", dit mon père.

VICTOR HUGO.

NOTES SUR LA MODE

Le règne de l'automobile a apporté un nouvel appoint aux modes féminines, surtout dans la coiffure, les voiles et les manteaux. Un voile d'automobiliste, imperméable, est fait en caoutchouc fauve ou mode, aussi souple et fin que la gaze. Le voile est froncé sous la passe du chapeau avec une coulisse et retombe dans le dos jusqu'aux épaules. Du chiffon double, annoncé comme étant à l'épreuve de la poussière, est employé pour ce genre de sport. Ces voiles se font en toutes nuances, on les assortit à la casquette et au manteau avec lesquels ils doivent être portés. Les plus pratiques de ces accessoires sont faits en chiffon, on les dispose étroitement autour du chapeau ou de la casquette, on croise les bouts derrière la tête et on les noue sous le

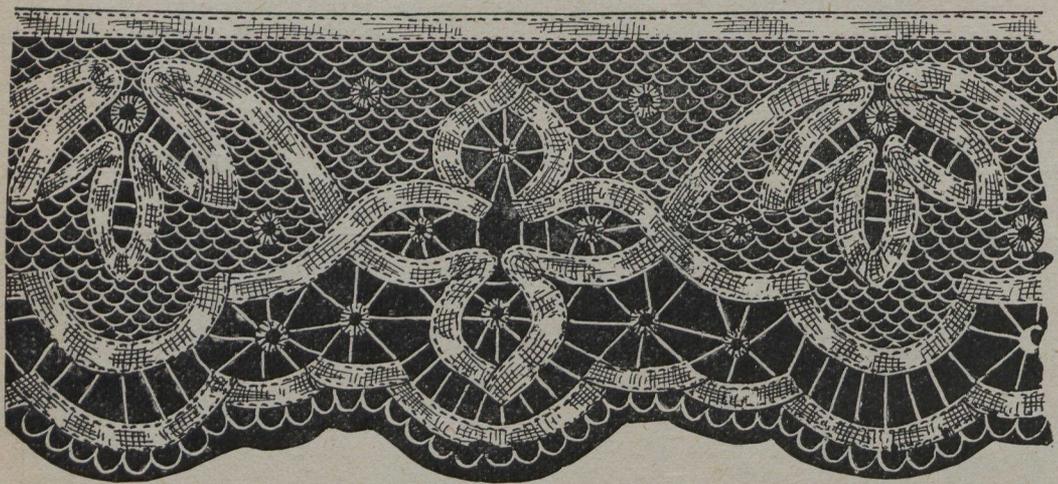
Une jolie robe de sortie est faite en chiffon ivoire sur transparent bleu hortensia. Les fronces de la jupe sont emprisonnées dans une ceinture d'un rose-mauve, et l'empiècement de dentelle coupé sur les épaules est fini avec un fichu à volant en chiffon. Le fichu et ses volants sont montés sur un ruban hortensia qui forme transparent.

Une très jolie toilette pour visites et réceptions est exécuté en drap topaze brûlée. Les plis reposent les uns sur les autres tout autour du corsage et sont retenus par une ceinture qui est attachée au gilet d'un boléro de loutre. Ce gilet est en peau de soie marron brochée de vert. Le boléro de loutre rabattu en revers sur le devant se termine en basque dans le dos.

Les manches n'ont qu'une légère ampleur dans le haut.



VIDE-POCHE. — L'intérieur est en soie crème, mauve ou paille, orné d'une broderie rococo, dont nous donnons la moitié en grandeur d'exécution. A l'extérieur, on pose des volans de soie ou de dentelle fine que l'on surmonte de noeuds assortis. Le dessus du vide-poches est en peluche rouge grenat. La broderie rococo est à la portée de tout le monde, car elle se fait seule par un point passé de dessus en dessous avec le ruban; les feuilles sont au point de tige ainsi que les nervures. La broderie terminée, on s'occupe de la monture qui se fait avec deux morceaux de carton découpés comme le fond et le dessus; on recouvre ensuite avec l'étoffe et l'on termine par les garnitures.



DENTELLE genre Venise, faite en lacet pur fil, brodée avec du fil de lin très fin. Cette dentelle servira pour garnitures de robes, bord de nappes d'autel, rideaux et couvertures de berceau.

menton ou un peu à gauche. Pour la rue, l'on emploiera beaucoup le drap, les cachemires épais, les tissus à longs poils, les homespun, et les serges. Pour le matin, ces costumes en tissu épais se font avec un boléro bien ample, plissé, devant, accompagné d'un long boa de fourrure et d'une jupe plus ou moins courte et toujours très fournie. Les nouveaux boas ne sont plus plats, mais bien ronds comme ceux d'il y a quelques années.

La soie est toujours à la mode pour toilettes d'après-midi et d'intérieur. Celles-ci se distinguent par de volumineux bouffants, et des fronces, ou avec des ruchés montés sur de grosses cordes avec les gilets et les ceintures recouverts de broderie. Pour la saison de chasse, qui bat son plein maintenant, il y a d'exquis costumes de chasse. L'un des tissus favoris est le covert-coat. Les jupes faites à plis piqués s'arrêtent à la cheville et sont portées avec des guêtres, qui sont boutonnées presque jusqu'au genou. Ces guêtres se font en même tissu que la robe. Sous la jaquette tailleur, l'on porte une chemisette en flanelle ou en soie. La jaquette est serrée à la taille par une ceinture. Elle porte des boutons en corne assortie à la couleur du costume. Un feutre souple avec une longue plume de faisan ou d'aigle complète le costume. La chemisette, qui se fait sans col, est accompagnée d'un carcan blanc attaché par une épingle de cravate.

Les bracelets, qui pendant si longtemps ont été bannis par les longues manches, ont refait leur apparition depuis que les manches mi-longues se portent pour occasions habillées. Il n'y a plus seulement le bracelet chaîne, si souple et si gracieux, mais les larges cercles avec fermoirs de fantaisie sont de nouveau à la mode. Les inventeurs de bijoux "art nouveau" ont donné libre cours à leur imagination et ont créé des bracelets d'un goût exquis. Ils sont en or ou en émail incrustés de pierres précieuses, ce qui les rend presque inabordable pour beaucoup de bourses.

Les voilettes en tulle uni sont les plus fashionables, la seule voilette à pois permise est un tulle presque invisible avec de minuscules pois très rapprochés les uns des autres.



1. COLLET EN DRAP CUIR NOIR, garni d'une pèlerine passée sous un col-étole; des baguettes de drap, avec soutache et boutons passementerie, ornent la pèlerine ainsi que les cols étoles, qui se succèdent jusqu'au bas du collet.
2. COLLET EN DRAP CUIR NOIR, bordé de baguettes piquées et garnie d'une grande pèlerine ondulée, ornée de biais de drap se croisant et formant de jolis dessins.
7. VÊTEMENT "LE JAPONAIS" en drap uni noir, beige, marine ou gris. Très ample et de la dernière nouveauté, ce vêtement est bordé de baguettes avec piqûres en soie d'Alger et soutaches assorties.

SAMBRE-ET-MEUSE

L'officier tira la sonnette; une servante vint lui ouvrir:

—Monsieur?

—Je loge chez le curé, ma bonne. Allez donc le prévenir.

Pendant que la vieille s'enfilait dans un couloir, comme une chatte, le soldat fit demi-tour, grogna, roula ses yeux, souffla dans sa moustache, la lèvre en l'air, frappa le parquet d'un petit coup sec, et reboucla sa ceinture en faisant du bruit.

Une porte s'ouvrit.

—Et bien le bonjour, mon capitaine, fit quelqu'un.

Une maigre soutane s'encadrait dans le jour venu des salles, teinté de rose, et presque micouché. Dans la pourpre qui tombait des verrières, somptueusement, on eût cru à quelque apparition d'ascète. C'était une petite ombre noire, immobile, avec des mains familières et fines. Il se tenait debout, couvert de lumières, et ainsi placé à contre-jour, on ne voyait de lui qu'une tête profonde, et deux yeux ouverts qui souffraient...

Le capitaine avait enlevé son képi.

—Monsieur l'abbé, c'est moi le capitaine. Mon ordonnance vous a prévenu... Mon cheval est en bas. Mon nom est sur la porte... Tous mes compliments.

—Capitaine Diederick, dit le prêtre d'une voix douce.

—Parfait! cria le soldat.

Il se mit à rire, et s'enfonça dans un fauteuil.

—Voici Austerlitz, dit l'abbé en levant ses mains maigres.

Immédiatement l'officier fut debout:

—Des batailles?

—Et voilà Saint-Privat, Champigny, de la "dernière" fit encore le prêtre.

* * *

Les murs étaient couverts de tableaux, encadrés de baguettes noires. Huit batailles de la "première" avec l'éternelle petite ombre, le chapeau cornu et le grand manteau; l'empereur à tête rase, impassible, à cheval, sur un tertre, au milieu de charmants généraux à favoris, empanachés de plumes et brodés d'or.

— Puis, les tristes combats de la "seconde"; Saint-Quentin, Bazeilles et son curé, le Bourget, Sedan. Au-dessus d'elles, deux cadres luxueux, fleuris de rinceaux: "Poniatowski sautant dans l'Essler" et "Murat" gaulonné d'astrakan.

Un tapage de guerre, un tumulte fumant s'exhalait de cette muraille sacrée. Rien, dans ces gravures, que des shakos, des bonnets à poil, des kolbacks, des casques, des lattes, un tohu-bohu de canons égoués, de chevaux hennissants, rien que la guerre, — mais aucune image de piété, aucun Bref, aucune trace de Mandements; pas de Vierge Marie, pas même, pas même, oh! pas même ce petit cœur enflammé des églises fraîches, tout saignant sur un linge blanc. Le capitaine, qui fumait sa pipe, s'arrêta devant "Murat".

—Voici un gaillard dont on m'a rabattu les oreilles, quand j'étais gamin.

—C'est comme moi, dit l'abbé, lorsque j'étais interne à Saint-Bernard, à la maison de Cristal.

—Nom de nom! Vous étiez au collège de Troyes?

—Oui.

—Votre bonhomme s'appelait Diederick?

—Oui.

—C'était mon oncle!

—C'était mon professeur, dit l'abbé. J'ai bien du plaisir de vous voir.

* * *

En effet, toute sa souffrance s'était illuminée. Ses mains s'étaient offertes avec ce geste

de bon accueil, plein de fraîcheur et de grâce, qui donne et qui pardonne, et ce sourire de joie, ineffable et profond, où les abîmes de la pensée transparissent comme un lit de sable pur.

—Je suis heureux de cœur, mon capitaine, et je remercie la Providence de vous avoir amené ici. Vous êtes chez un... camarade. J'aimais l'abbé Diederick qui m'avait préparé à Saint-Cyr. J'ai échoué à l'examen à cause de l'allemand, un accès d'aphasie... un vide subit dans la mémoire... épreuve où j'ai reconnu depuis la volonté du Seigneur. J'ai conservé cependant un culte pour les choses militaires. Toute mon enfance est pleine d'un rêve de batailles. J'aurais voulu être soldat comme vous.

L'abbé désigna Murat en souriant:

—Et dans la cavalerie, comme lui.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

—Dieu ne l'a pas voulu, dit l'abbé, profondément.

Il fit trois pas dans la chambre, vers la porte, et considéra la muraille guerrière. Ses mains tremblaient. Il murmura deux ou trois mots:

—Je sers tout de même la France, comme je peux, en faisant du bien...

Il se tourna en penchant le front, salua l'officier de la main et disparut dans la lumière de la grande salle, tout menu dans sa soutane d'ombre, d'un pas humble, d'un pas discret et fluët, d'un petit pas de soeur des pauvres...

* * *

Bar-sur-Aube était plein de soldats. Six régiments étaient cantonnés dans la ville, et parmi les rumeurs, on distinguait le cuivre des musi-

tout honteuse de tomber! Il revoyait là, dans cette fanfare, l'existence qu'il avait perdue, le corps-à-corps, au son des bombes, des cris de gloire, à celui des régiments, les villes qu'on prend d'assaut, les batteries foudroyantes, et ces grands chevaux lugubres, tout droits sur les jarrets, qui piétinent les morts, pendant qu'on s'éroule de la selle, débraillé, la gueule fendue.

La musique allait toujours, pas à pas, comme à la parade:

"Le régiment-de-Sambre-et-Meuse..."

Volonté divine... songeait l'abbé, deux "points" de plus, l'Ecole m'ouvrait sa porte.

Et il se voyait à vingt ans, le dimanche, dans une rue de Paris, avec son pantalon rouge, un bouquet de plumes sur les yeux, — et plus tard, ganté de blanc, à cheval dans la cour d'une caserne, face à face avec son escadron, commandant le "salut" à l'étendard, le sabre bas, devant les bataillons inclinés...

—J'étais né pour être avec "eux"! murmura-t-il éperdu.

Et soudain, pendant qu'il essayait ses yeux, la musique, sur un grand coup, cessa de jouer.

* * *

Il s'éloigna, pris d'un tremblement. Une grande flamme l'encerclait des talons aux reins, et des boulets éclataient sous son front comme dans une mine. Il marchait, saoulé de bruit, les mains dans le dos, et cette rêverie souffrante l'amena dans la cathédrale, au pied des grandes orgues.

Huit heures sonnaient. Il était nuit.

Alors, il se plaça sur le siège. Le souffleur traversait l'église, il l'appela, et tous deux s'installèrent. Une folie traversait sans doute l'esprit furieux de l'abbé. Il ouvrit les gros registres, appuya ses mains sur le clavier, et dans le silence des hautes voûtes, un torrent d'harmonie guerrière se déchaîna tout à coup!

Les orgues sombres, les bassons comme chargés de mitrilles, les violoncelles sanglotants, les fifres clairs, grondements et hurlements, tout donnait à la fois! Pendant une minute, ce fut la tempête du bruit, un sauve-qui-peut de cris et d'appels! Mais à travers ce tumulte la "Marche", écoutée sur la place, montait, montait, pesante et grave. "Sambre-et-Meuse!" on eût dit qu'un flot d'hommes crevait le portail, sautait dans l'église au

bruit des balles, qu'un vent triomphal agitait les drapeaux, les cinglait de gifles sonores, et qu'une horde, qu'un beau régiment de va-nu-pieds traversait l'église, avec Dieu comme avant-garde, et toutes les orgues du ciel en tête!

Le souffleur suait d'épouvante. La cathédrale tremblait, secouée d'un souffle d'enfer. Et comme il était près de finir, les mains en l'air, suspendues dans l'extase, l'abbé aperçut le capitaine qui le regardait, courbé en deux, blême... Alors, la musique, d'une seule masse, retomba.

—Que faisiez-vous? demanda le prêtre.

—J'étais venu pour visiter votre église, dit le capitaine en pleurant. Sacrebleu! vous jouez comme un démon!

L'abbé se dressa...

—Et tenez, continua l'officier, vous m'avez tellement chauffé le ventre que je comprends maintenant Diederick, votre professeur, lorsqu'il me disait, avec son accent de Mulhouse:

"—Hein bedide air ti drombèdes, i fus auriez fu Murat, le krant Murat, troît sur za zelle, endred du zeul, afre za gravage, dans les palles..."

GEORGES d'ESPARBES.



A TRAVERS LE MONDE — Tour de la Grande Mosquée, à Kairouan

ques, un roulement de caisses, et la voix hardie, comme haletante, des clairons. Ces musiques étaient la manie de l'abbé. Toutes les fois qu'un régiment séjournait dans la ville, le soir, on voyait sa petite soutane errer dans le flot des gens. Il arrivait le premier, attendait avec une impatience joyeuse. Lorsque le chef enlevait sa musique, d'un coup de poignet, les yeux de l'abbé ruisselaient d'éclairs, et quand tout était fini, que les soldats, en files de quatre, s'en retournaient au cantonnement, l'abbé demeurait sur la place, avec ce regard éperdu des faibles qu'on abandonne:

—La belle musique! oh! les braves gens! comme ils jouaient bien, et juste, et hardiment!

Que joue-t-on? voyons ce qu'on joue...

Il s'approcha. Par-dessus les gens brillait un rond de képis. Au milieu d'eux, le chef distribuait ses partitions. L'abbé s'amincit, s'infiltra, se fondit presque au milieu de la foule, et bientôt il se trouva au premier rang, derrière les fifres.

On allait jouer "Sambre-et-Meuse".

Un bras se tendit et, dans le hurlement des cuivres, la marche guerrière s'enleva.

Alors, dans cette musique d'orage, le petit abbé aperçut tout à coup sa vie, la vraie vie de bataille pour le feu de laquelle son âme avait été conçue, et qui planait, comme réelle, dans un nuage de fumée dorée, sur la tête des musiciens. Oh! le bon frisson de la nuque, et la grande larme de guerre, suspendue aux cils,

Afin de juger sainement d'un livre, essayez de vous faire les ongles en le lisant. Si vous n'y parvenez pas, le livre est bon, et, si vous vous êtes un peu coupé, il est excellent.

DIVORCE ACCORDE

Nous empruntons à un journal de Chicago la déposition suivante, pleine d'originalité et d'humour :

La demanderesse est à la barre.

—Quelle est l'occupation de votre mari ? interroge l'avocat.

—L'ivrognerie, monsieur.

—Ne fait-il pas autre chose ?

—Si, monsieur, des cigares.

—N'est-il pas aussi dentiste ?

—Si, monsieur, dentiste amateur.

—Le défendeur ne vous a-t-il pas arraché six dents ?

—Cela est vrai.

—Vous a-t-il administré du chloroforme, de l'éther ou quelque autre anesthésique ?

—Non, monsieur.

—Vous a-t-il arraché ces six dents les unes après les autres ?

—Non, il me les a arrachées toutes à la fois.

—A-t-il la permission d'exercer la profession de dentiste ?

—Pas que je sache. Il me dit un jour : " Je te donne six dollars par semaine pour faire marcher la maison. Tous les samedis tu me rendras tes comptes. Si jamais tu me trompes d'un sou, je te ferai sauter la mâchoire." Samedi dernier, je me suis trompée de treize sous dans mon compte, il m'a frappée sur la bouche et m'a fait sauter six dents. J'en ai avalé deux.

—Avez-vous les quatre autres ?

—Les voilà.

Le divorce est prononcé.

LE SENTIMENT HIERARCHIQUE

Un jeune expéditionnaire, entré en fonctions depuis le matin seulement, apporte à son chef de bureau son travail de la journée.

La première lettre sur laquelle le supérieur jette les yeux commence ainsi :

" Monsieur le Preffet."

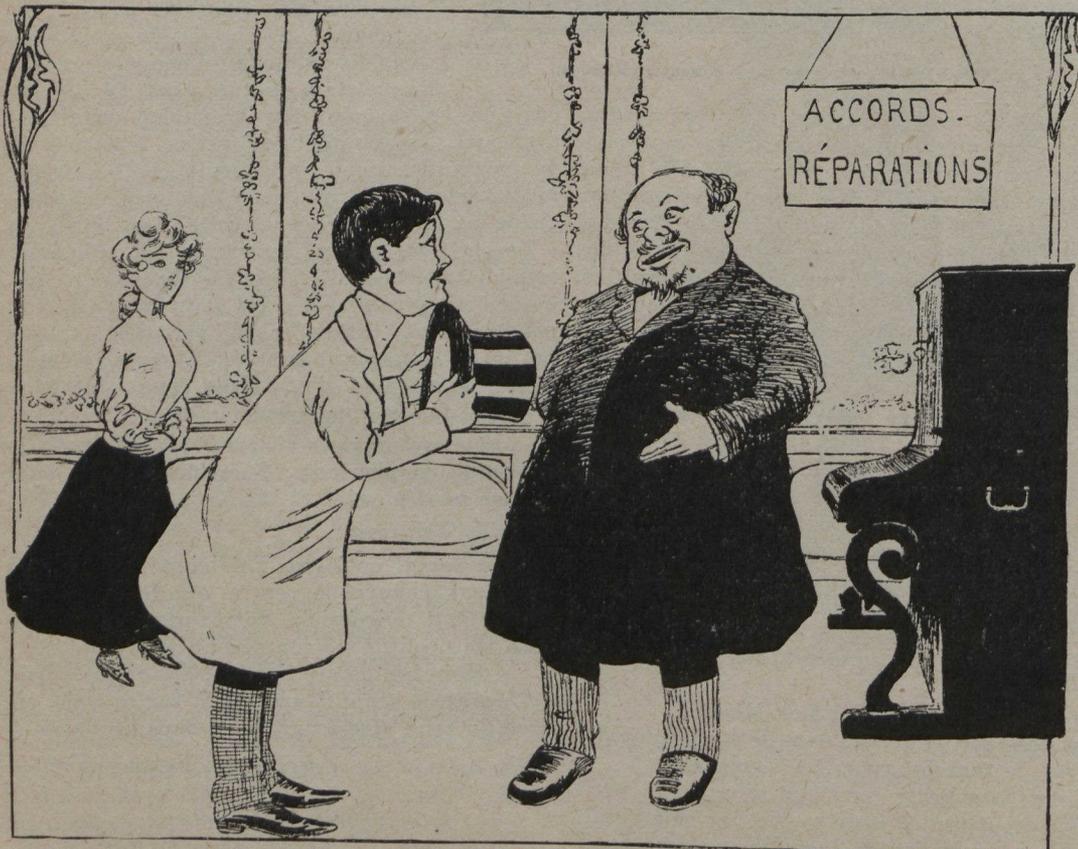
—Eh quoi, monsieur, voilà que vous écrivez le mot préfet avec deux f ?

—Est-ce que ce n'est point assez, monsieur ?

—Comment ! monsieur, c'est trop, c'est beaucoup trop !

—Excusez-moi, monsieur : puisqu'on en met un à sous-préfet, j'avais cru que, pour un préfet, il en fallait au moins deux !

UNE DEMANDE EN MARIAGE



—Monsieur, je viens vous demander de bien vouloir m'accorder la main de Mademoiselle votre fille...

—Môssieu, impossible, je n'accorde que les pianos !...

NOS BONS DOMESTIQUES

Mme la comtesse de Castelnovo, autrefois une des plus jolies femmes de la colonie italienne à Paris, cherche aujourd'hui à réparer des ans irrémédiablement outragés.

Elle a installé dans son cabinet de toilette tout un laboratoire de fards et de cosmétiques, qui, après deux heures de travail, lui refait un teint de portrait vivant.

Pendant qu'elle se répare ainsi, sa femme de chambre répond invariablement à toutes les personnes qui désirent voir la comtesse :

—Madame ne reçoit pas, madame sèche.

CONSULTATION

Le docteur. — Alors vous souffrez du côté ?

Le client. — Oui, monsieur le docteur.

Le docteur. — C'est étrange, et vous persistez à affirmer que vous n'avez pas fait une chute, reçu un coup ? Réfléchissez bien !

Le client. — Ah ! vous avez raison, monsieur le docteur ; il y a six mois j'ai reçu le timon d'une charrette dans le côté droit.

Le docteur. — Nous y voilà ! Et vous n'avez rien fait pour cela ?

Le client. — Ah ! si... je me rappelle, j'ai empoigné le conducteur de la charrette, je lui ai donné tant de coups de poing, que je l'ai laissé à moitié mort !

Le docteur. — Le conducteur a dû regretter de ne pas avoir achevé son oeuvre !

PAUVRE POETE



Marie. — J'ai montré vos vers à papa et il a paru content.

Henri. — Oui ?

Marie. — Il a dit qu'il était heureux de constater que vous n'étiez pas poète.

L'ÉCOLIER ANGLAIS, LE PROFESSEUR ET LA GRAPPE DE RAISINS

Un jeune écolier anglais qui revenait de l'église, où il avait entendu le prêtre publier les bans de mariage, eut l'occasion de passer par le réfectoire de son institution, et, voyant plusieurs belles grappes de raisins sur le buffet, il ne put résister à la tentation violente.

Pensant n'être pas aperçu, il prit la plus grosse des grappes, et, l'approchant de ses lèvres, il répéta la formule de la publication des bans de mariage en Angleterre :

" Je publie les bans de mariage entre cette grappe de raisins et ma bouche ; si quelqu'un peut donner une raison pour empêcher leur union, qu'il parle maintenant, ou qu'après il se taise pour toujours."

Les raisins et la bouche furent immédiatement unis ; mais, malheureusement pour le petit gourmand, le maître l'aperçut et l'entendit ; cependant, il ne dit rien jusqu'au jour suivant. Alors, appelant l'écolier devant tous ses camarades, il prit un bâton dans la main et se prépara à l'en frapper, disant :

" Je publie les bans de mariage entre ce bâton et le derrière de ce garçon ; si quelqu'un peut donner une raison pour empêcher leur union, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise pour toujours."

Le petit polisson comprit de suite de quoi il s'agissait, et immédiatement il s'écria avec une grande présence d'esprit :

—J'interdis la publication des bans !

—Quel est l'empêchement ? demanda le maître.

—Parce que les parties ne sont pas d'accord.

—Oh ! répondit le maître, charmé de la prompt réponse de l'enfant, s'il en est ainsi nous devons déférer le mariage.

BON RESULTAT

Si vous toussiez, le BAUME RHUMAL vous soulagera et vous guérira rapidement. Tous ceux qui en ont fait usage en ont obtenu les meilleurs résultats. Les médecins eux-mêmes s'en servent et le prescrivent à leurs malades.

INDELICATESSE D'UN HOTELIER



1. — Galapiat, qui n'avait jamais vu la mer, prit un beau jour le train avec son épouse, Catherine, et...

LE BRETTEUR INTIMIDE

On put croire un moment, sous la Restauration, que les duellistes de profession allaient de nouveau faire retentir le monde de leurs inéptes provocations.

Un soir, un de ces bretteurs entre dans un café à la mode où se trouvait une nombreuse et joyeuse compagnie. Il jette un regard des plus dédaigneux sur tous les consommateurs :

—Je ne trouverai pas ici à qui donner le moindre coup d'épée, dit-il en haussant les épaules.

—Vous vous trompez, monsieur! répliqua en se levant un vieux bonhomme à lunettes.

Aussitôt, ils échangent leurs cartes.

Le provocateur est le comte de N...; l'autre, le marquis de D...

Le monsieur à lunettes appelle alors le garçon de café :

—Tenez, lui dit-il, voici 2,000 francs. Allez aux pompes funèbres commander un enterrement de première classe pour M. le comte, dont voici le nom...

—Mais, riposte l'adversaire...

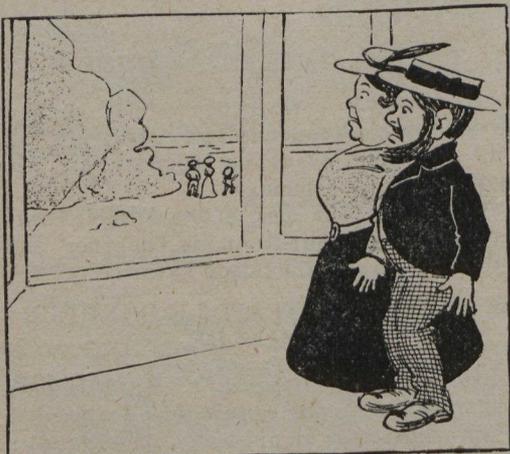
—L'enterrement aura lieu pour après-demain. Je veux que M. le comte soit enterré comme un marquis! De plus, vous passerez chez l'imprimeur commander des lettres de faire part, et vous n'oublierez pas de demander un bon cerceuil en chêne, des mieux capitonnés. Je n'oublie rien, n'est-ce pas, monsieur le baron?

Affolé, abasourdi, se voyant déjà descendu en terre, le bretteur fit ses excuses au marquis, et l'affaire en est là depuis.

DIALOGUES DU JOUR

—Est-il vrai que vous jouez tout le temps, et que vous ne perdez jamais?

—Bien sûr, je ne joue que du violon...



5. — Mais le soir, en rentrant dans sa chambre, ignorant le phénomène du flux et du reflux, Galapiat fut stupéfié de ne plus trouver la mer, qui s'était retirée à un mille.

PETIT PAUL

Petit Paul est en vacances, mais, sur les douze heures de la journée, sa petite mère en réserve une pour l'étude.

La salle de classe est délicieuse: c'est une verte charmille, toute parfumée de chèvre-feuille, au bord de l'Océan bleu.

Petit Paul, une fois par semaine, le samedi, apprend sa leçon de catéchisme. La semaine dernière, petit Paul s'était assis à la table de travail avec sa maman.

A cette question:

—Quelles sont les plus parfaites créatures de Dieu?

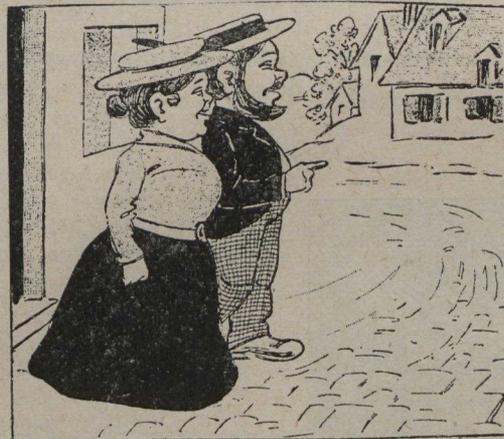
Petit Paul répondit, sans hésiter, en embrassant sa maman:

—Ce sont les anges et les femmes!



3. — En voici une, lui dit l'hôtelier, c'est la seule qui donne sur la mer, qui vient jusque sous la fenêtre, comme monsieur peut voir; seulement, c'est un dollar de plus.

—Entendu, dit Galapiat, ravi.



4. — Et en attendant le dîner, nous allons visiter le pays, dit-il à Catherine.

UN BEAU CADEAU

Un maire laïcisateur fait élever sa fille... chez les religieuses.

Très content de sa fille, il lui dit tout récemment :

—Ma chère enfant, achève de me satisfaire: passe ton brevet, et, si tu es reçue, je te promets en récompense tout ce que tu voudras.

La jeune fille passe son brevet et elle est reçue.

—Eh bien! papa, dit-elle à son tour, je viens te rappeler ta promesse.

—Je m'en souviens, reprend le père: parle, que désires-tu? Un beau cadeau? Un beau voyage?

—Non, papa!

—Mais alors?...

—Tu l'as bien promis?...

—Mais certainement!

—Eh bien! puisque mes bonnes maîtresses vont partir en exil, je te demande... encore un an d'études pour les suivre!...



2. — ...en débarquant, il chercha une chambre d'où il pourrait voir la mer pendant son séjour.

IDYLLE CHAMPETRE

Une jeune paysanne, Mlle Nicaise, ayant envie de se marier, avait reçu de la châtelaine de son village dix écus pour se former une dot.

La châtelaine voulut voir le prétendu.

C'était un Limousin, petit et fort laid.

—Ah! ma fille, lui dit la dame en le voyant, quel amoureux as-tu choisi là?

—Hélas! madame, lui répond la naïve Nicaise, que peut-on avoir pour dix écus!...

DOUBLE AVANTAGE

Mme Saintenitouche narre à son mari l'excellente journée qu'elle vient de passer.

—Ah! que voilà une belle journée! s'écrie-t-elle avec enthousiasme. Figure-toi que j'ai d'abord assisté à la superbe conférence de M. Dusage sur l'"honnêteté". Quel beau discours! Vraiment, on ne peut entendre cela sans devenir meilleur. Mais ce n'est pas tout, j'ai eu toutes les chances aujourd'hui. Figure-toi qu'en rentrant en omnibus, j'ai pu passer enfin la mauvaise pièce de dix sous qui m'embarrasse depuis si longtemps!

AU CERCLE

Deux messieurs jouent à l'écarté depuis une heure.

L'un d'eux a une déveine carabinée.

A la fin, il se lève, furieux:

—Oh! s'écrie-t-il, c'est inimaginable!... Je voudrais bien savoir pourquoi c'est vous qui gagnez toujours?

Le gagnant, avec calme:

—Tout simplement, cher monsieur, parce que c'est vous qui perdez continuellement.



6. — Furieux, il fit venir l'hôtelier, qu'il invectiva:

—Espèce de voleur!... vous aviez fait venir la mer sous la fenêtre pour me louer la chambre plus cher, bouгри! et maintenant vous la laissez fiche le camp...

PETIT DIALOGUE — FIANÇAILLES

Germaine, 12 ans; Jean, même âge.

Germaine. — Jean, il n'y a que toi qui ne me dise pas que je suis gentille...

Jean. — Oh! si, je te l'ai dit l'autre jour quand tu m'as prêté ton grand album en couleurs. et puis aussi quand tu m'as envoyé des cartes postales...

Germaine. — Tu ne comprends pas. Je veux dire...

Jean. — Quoi!...

Germaine. — ...Que les autres me trouvent gentille... comme je te trouve, toi... de visage!

Jean. — Oh! moi, je ne sais pas, je ne me suis jamais regardé...

Germaine. — Oui, les garçons, ce n'est pas coquet... Enfin, tu ne m'aimes pas...

Jean. — Si, beaucoup.

Germaine. — Beaucoup?

Jean. — Puisque je te le dis!

Germaine. — Alors si on ne se quittait jamais, jamais, tu serais content!...

Jean. — Mais oui, Germaine.

Germaine. — Quel bonheur! Ce sera si gentil, tu verras! On voyagera tous les deux... très loin... très loin...

Jean. — Si tu veux, Germaine.

Germaine. — Alors, c'est convenu, nous sommes fiancés...

Jean. — Comme Georges et Lucie?

Germaine. — Mais oui... Quand tu m'embraseras maintenant...

Jean. — Eh bien!...

Germaine. — On appelle ces baisers-là des baisers de fiançailles...

Jean. — Oui, je comprends.

Germaine. — Ah! mon petit Jean, j'ai vraiment beaucoup de joie, car, tu sais, je te donne mon coeur...

Jean (plutôt surpris). — Ton coeur!...

Germaine. — Oui; et toi, qu'est-ce que tu me donnes en échange!...

Jean (perplexe). — Moi?

Germaine. — Oh! voyons, réponds, ce n'est pas difficile...

FACHEUX OUBLI



—Comment! d'un temps pareil, vous sortez sans parapluie?

Jean (d'un air résolu). — Eh bien! moi, je te donnerai ma grande toupie de cuivre qui fait de la musique en tournant!...

A CHACUN SA PAN-CARTE!

Un Parisien flâne dans le vieux quartier Latin et rencontre rue de la Hachette une mendicante fort occupée à "moudre" "Carmen" sur son orgue, qui a perdu quelques dents. Le chant est lamentable :

Ne mépri... pas mon ...mour!

Il s'approche pour déposer un sou dans la tasse en ferblanc posée sur la boîte à musique. Et il en est récompensé par le plaisir qu'il éprouve à la lecture d'une pancarte fixée sur le sternum de la vieille : "N'oubliez pas l'aveugle! Ayez pitié! Je suis un pauvre père de sept enfants qui ont perdu leur mère."

—Bizarre! dit le flâneur... Pourquoi cette femme se dit-elle père de sept enfants sans mère! C'est idiot.

Et il s'en va, rêvassant.

Deux minutes après, il rencontre, rue Séverin, un vieux mendiant qui tourne la manivelle d'un orgue malheureux.

Charitable, il s'approche pour encourager la mendicité.

Sur la poitrine de l'homme, il aperçoit un écriteau ainsi libellé :

"N'oubliez pas l'aveugle! Ayez pitié! Je suis la mère de sept enfants sans père!"

—C'est trop!... J'ai donc la berlue, ce matin.

Et il demande au vieux de lui expliquer comment il est... mère de sept...

Mais l'autre ne le laisse pas achever sa question. Il délace son écriteau et, malgré sa cécité, regarde attentivement l'inscription. Puis, furieux :

—Ah! la rosse! Elle a encore pris ma pancarte et m'a laissé la sienne!

Et l'honnête aveugle s'en fut trouver sa femme pour remettre les choses en état.

A-PROPOS MACABRE

Milord Chesterfield eut de l'esprit jusqu'à la mort.

Quelques jours avant sa fin, il appela son cocher, lui ordonna d'atteler sa plus belle voiture et de parcourir les rues de Londres, au pas, jusqu'à la porte du cimetière.

Un de ses amis lui dit au retour :

—Milord, avez-vous été prendre l'air?

—Non, répondit-il, j'ai été faire une répétition de mon enterrement...

CONNAIS-TOI TOI-MEME!



—Te voilà enfin, toi? ivrogne, fainéant, pilier de cabaret!... voilà une heure que je t'attends pour aller me chercher "mes" dix sous de whisky.

ÇA N'A PAS D'IMPORTANCE

Augustine, la nouvelle cuisinière de Mme S..., arrive tout droit de la campagne, et, ma foi, bien que remplie de bonne volonté, elle n'est pas encore très au courant des usages parisiens, ni même des façons de servir.

C'est ainsi qu'hier matin, madame entre dans sa cuisine, et qu'aperçoit-elle? La brave Augustine en train de plonger deux doigts dans le ragoût, puis de les fourrer dans sa bouche pour savoir si la sauce était à point. Madame bondit :

—Comment, Augustine! vous goûtez la sauce avec vos doigts! Mais rien n'est plus malpropre!

—Oh! riposte Augustine avec un sourire de doux reproche, madame ne voudrait certainement pas que je salisse une cuillère pour si peu de chose?

EST-CE UN OUBLI?...

—Comment s'y est-il pris pour demander votre main?...

—Oh! d'une façon délicate et charmante!... A un moment même, j'ai cru qu'il oubliait ma dot!...

AU TRIBUNAL

Le juge. — Allez, je ne vous condamne pas aujourd'hui, mais j'espère que c'est la dernière fois que je vous vois ici!

L'accusé. — Comment! est-ce que vous allez déjà prendre votre retraite?

SIGNE DE RECONNAISSANCE

Un baigneur entre à l'école de natation. On lui remet au contrôle un numéro en zinc, en lui recommandant de le fixer soigneusement à son costume.

—Pourquoi ce numéro?

—Mais, monsieur, c'est pour qu'on reconnaisse les noyés!

ECONOMIE ET AVARICE

—Papa, dit le petit Tommy, quelle est la différence entre l'économie et l'avarice?

Le père jeta, avant de répondre, un regard surnois sur sa femme.

—Épargner sur mes effets à moi, c'est de l'économie, répondit-il; mais épargner sur la toilette de ta mère, c'est de l'avarice.

LE MAL DE L'UN FAIT LE BONHEUR DE L'AUTRE

Bricassol, un philosophe, a essayé de plus de vingt docteurs qu'il traitait tous d'imbéciles.

—Enfin, j'en ai un qui me plaît! déclare-t-il.

—Ce vingt-et-unième vous a donc guéri?

—Non, pas plus que les autres. Seulement, il me fait plaisir, car il a certainement l'air plus malade que moi!

LE SERPENT DE MER

Voici qu'on reparle aujourd'hui du serpent de mer, ce serpent légendaire. On l'a vu, on a eu même tout le temps de faire sa portraiture. C'est sérieux, paraît-il; il en fallut bien croire un lieutenant de la marine anglaise, qui dit l'avoir croqué lui-même; notre dessin n'est qu'une fidèle reproduction de son croquis.

Voici en abrégé comment il raconte sa découverte :

"C'était sur la côte de Sicile, pendant le mois de juin. L'attention des officiers de l'"Osborne" fut attirée par une longue ligne de crêtes émergeant du sein de la mer à environ 200 mètres du vaisseau. Ces crêtes allèrent s'agitant, puis elles plongèrent et disparurent; alors se montra la tête du monstre, en forme de boulet, avec un cou étroit et épais, une peau lisse comme celle d'un castor; au-dessous, de larges nageoires, qui frappaient l'eau par un mouvement circulaire; l'animal pouvait avoir de 105 à 120 pieds de long sur 15 ou 18 de large."

Le serpent de mer vient d'entrer à l'Académie des sciences de France, car il a été rencontré à nouveau.

C'est le lieutenant l'Eost, capitaine de la "Dudée", qui a rencontré le serpent de mer. Il en a dressé un rapport envoyé à son chef, l'amiral Jonquières, et ce rapport a été lu par M. Giard et commenté à l'Académie des sciences.

L'animal rencontré, le 25 février dernier, dans la baie d'Along, en Indo-Chine, atteignait une longueur d'environ 105 pieds sur un diamètre de 9 à 12 pieds. Sa peau était noire, semée de taches jaunâtres. Sa tête, de coloration grisâtre et couverte d'écailles, rappelait celle d'une tortue. L'animal nageait en ondulant, plongeait avec facilité, sa vitesse était remarquable...

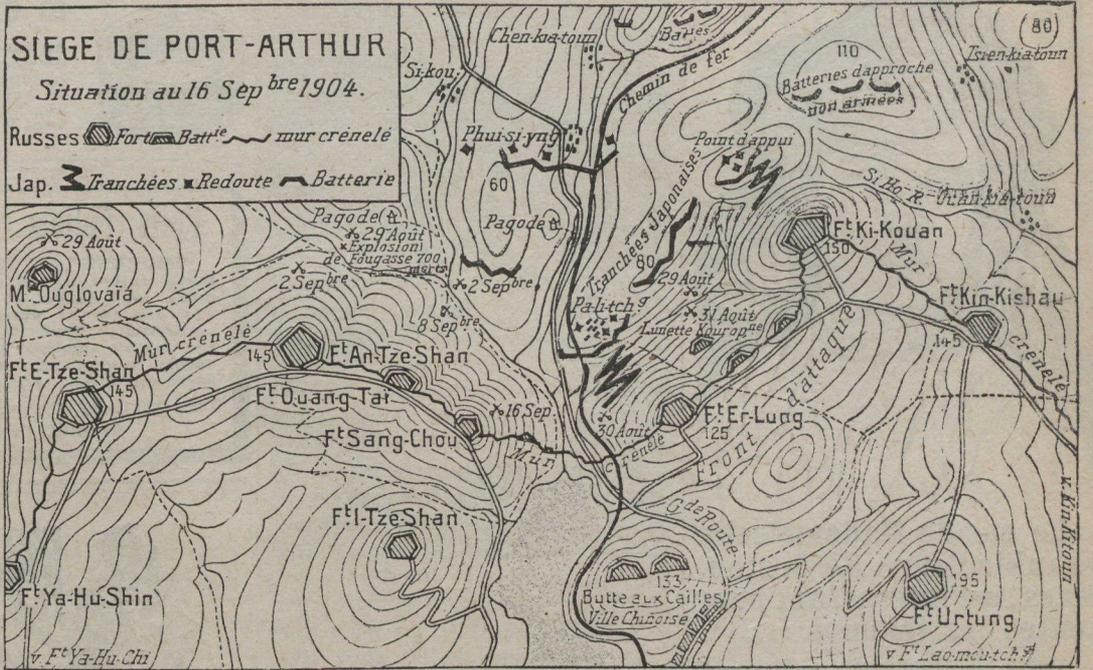
Jusqu'à ce jour, les opinions étaient partagées. On croyait pouvoir dire, de ces animaux étranges que la science ignore, qu'ils étaient de l'imagination des marins. Ce sont des algues, disait-on. Tout au plus, sans positivement nier qu'il existait des serpents de mer, on se refusait à croire aux dimensions gigantesques que des témoins leur prêtaient.

Ils furent, d'ailleurs, rencontrés rarement, pas plus d'une dizaine de fois, dans le cours d'un siècle et demi.

Cette fois — il faut avaler le serpent de mer, bon gré, mal gré, — car il existe.

PAUL DARSUM.

Un homme de lettres est capable d'avouer ses ridicules pour donner, sur sa propre joue; un soufflet aux autres.



Ce qu'il faut pour vivre

Un statisticien a calculé que le prix annuel de la vie est, en moyenne, de \$56.40 en Portugal; de \$101.00 en Allemagne; de \$115.00 au Canada; de \$149.00 en Angleterre; de \$164.00 aux Etats-Unis, et de \$180.00 en Australie.

Il calcule encore que, pour réaliser les gains nécessaires à sa subsistance d'une année, le Portugais doit travailler pendant 177 jours, l'Allemand pendant 148, le Français pendant 132, l'Anglais pendant 127 et l'Australien pendant 100.

Et maintenant, où la vie est-elle la plus facile? A chacun de conclure suivant son point de vue. Il est vrai que tout statisticiens n'est pas infallible et que, si on laisse la théorie pour la pratique, il peut y avoir quelques surprises.

Les surprises de l'analyse chimique

On fit, dernièrement des expériences consistant à analyser l'air recueilli sur certains points ou dans certains établissements.

Les résultats en sont assez curieux. C'est ainsi que, pour 100 mètres cubes d'air, il y a 70 litres d'acide carbonique dans les tribunes du Sénat français et 177 à la Cour d'assises de Paris. En revanche, il n'y en a que 39 litres dans les égouts.

Conclusion: l'air des égouts est plus respirable que celui de la salle des assises. Plaignons les pauvres juges et les pauvres accusés!

"Humbug"

Un journal de Chicago, qui pratique le "humbug", a publié la dépêche suivante:

"Rome, 16 mars, 44 av. Jésus-Christ.—Le général Jules César, dictateur de Rome, a été poignardé au Sénat par une bande de conjurés dont les chefs étaient Marcus Brutus et Caius Cassius. Le peuple, conduit par Marc-Antoine, s'est soulevé; Brutus et Cassius ont dû quitter la ville pour échapper à la colère publique. Les autres conjurés ont été arrêtés."

Et l'ignorance des Américains, hommes de chiffres, est telle, que les cours, — qui ne sont pas d'histoire, — les cours des valeurs italiennes ont immédiatement fléchi...

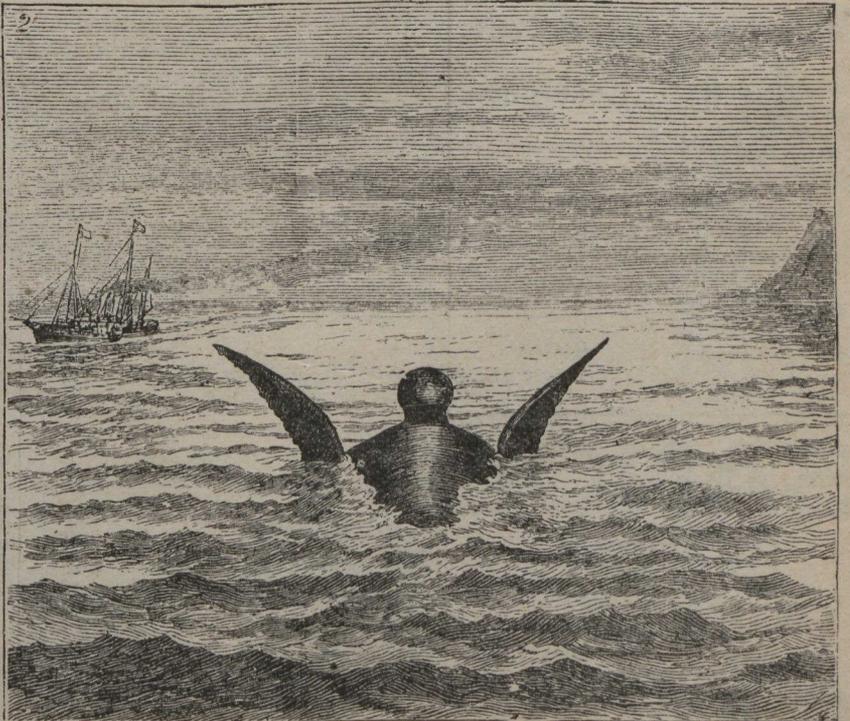
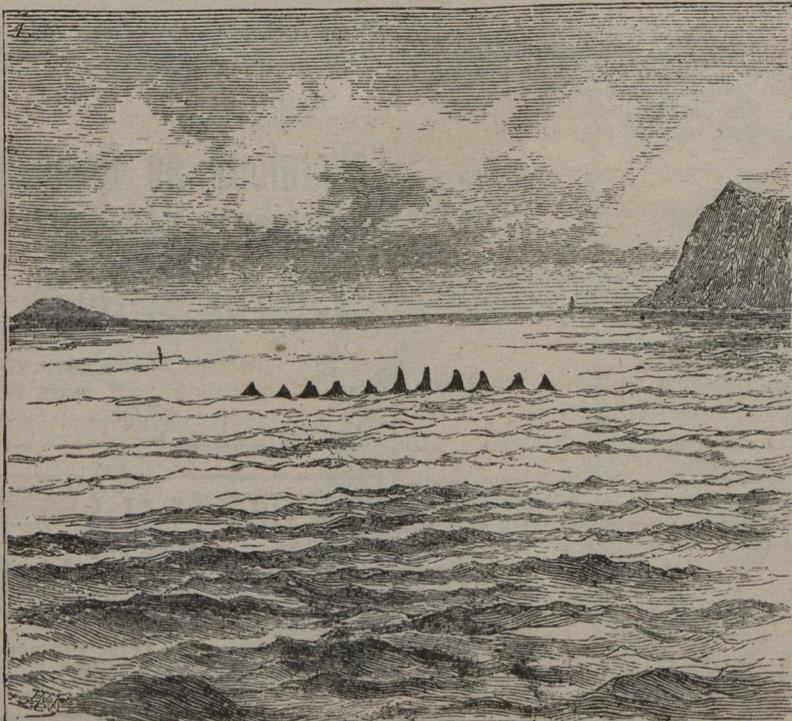
Vin, eau ou bière ?

Tel centenaire qui, dernièrement, glorifiait le vin — le bon — en disant qu'il n'y avait rien de tel pour écarter la mort, est contredit aujourd'hui par une vénérable femme qui a eu ses cent ans en mars dernier, et qui n'a jamais bu un verre de vin, bien qu'elle vive au pays des grands crus, à Verzenay, dans la Marne.

Alors qu'en conclure?

Il faudrait maintenant trouver un centenaire: glorifier la bière, et les mettre tous trois en présence.

Il faut dire, d'ailleurs, que cela ne prouverait rien.



LE SERPENT DE MER

TÊTE DU MONSTRE



Le cas de Mademoiselle Frankie Orser, de Boston, Mass., est intéressant pour toutes les femmes.

"Chère Mde Pinkham : — J'ai souffert terriblement pendant des années. J'avais des maux de reins et des maux de tête et des douleurs épuisantes. Je m'éveillais souvent d'un sommeil agité, souffrant tellement que je demeurais des heures sans pouvoir me rendormir. Je redoutais les longues nuits et les jours pleins de soucis. Je ne pouvais travailler. Je consultai différents médecins, espérant obtenir du soulagement, mais, constatant que leurs remèdes ne me guérissaient pas, j'essayai le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, que l'on m'avait fortement recommandé; je suis heureuse d'avoir agi ainsi, car je constatai très vite que c'était le remède qu'il me fallait. Je fus bientôt débarrassée de toutes douleurs et ramenée à une santé parfaite. Je me sens parfaitement bien, j'ai un très bon appétit et j'ai beaucoup engraisé." — MADEMOISELLE FRANKIE ORSER, 14 rue Warrenton, Boston, Mass. — Nous paierons \$5,000 si l'original de la lettre ci-dessus, prouvant son authenticité, ne peut être produit.

Vous ne pouvez certainement pas désirer rester faible, malade, découragée et épuisée après chaque journée de travail. Cet épuisement est dû à quelque dérangement des organes féminins, par suite du travail ou d'un effort quelconque. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham vous aidera comme il a déjà aidé des milliers d'autres femmes.

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons,
Tapissage, Blanchissage,
Enseignes.



No 73
St-Chs - Borromée
MONTREAL
PHONE
MAIN 4564

SANOL

LE MEILLEUR
LE PLUS PUISSANT
DE TOUS LES TONIQUES.

Ne contient pas
D'ALCOOL

En vente dans
toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE

SANOL

Ecrabouillages guerriers

La pile que les Japonais et les Russes s'administrent consciencieusement en Mandchourie, appelle l'attention sur les risques que courent les combattants dans une guerre. Elles n'ont rien d'effrayant... surtout pour ceux qui restent chez eux. Dans la guerre de 1870, une balle sur quatre cents était mortelle. Dans la guerre de Crimée, comme dans la guerre anglo-boer, les balles meurtrières ont été dans la proportion de 1 à 740. Mais ces chiffres ne donnent pas la moindre idée de la perte totale — et celle-ci est plus cruelle.

Le chiffre total des pertes s'abaisse, il est vrai, de guerre en guerre: en Crimée, 31 pour 100 des Français et 22 pour 100 des Anglais périrent, beaucoup, il est vrai, par la maladie; en 1870, les pertes des Français furent de 20 pour 100; dans la guerre anglo-boer, les vainqueurs perdirent 5 pour 100 et les vaincus 6 1-2 pour 100 de leurs effectifs.

Il est d'ailleurs assez naturel que les armées victorieuses perdent moins de monde que les armées vaincues.

Sur quinze grandes batailles du XIXe siècle, la perte moyenne des vainqueurs a été de 15 et celle des vaincus de 27 pour 100. Mais ces moyennes peuvent être largement dépassées. A Sedan, les Allemands, qui mirent en ligne 190,000 hommes, n'en perdirent que 9,000; les Français, sur 124,000, en perdirent 38,000: soit 5 pour 100 d'un côté, 31 pour 100 de l'autre.

A Waterloo, les pertes relatives furent presque égales, 24 pour 100 pour les Français, 22 pour 100 pour les alliés.

A Solférino, les Antrichiens, vaincus, n'en perdirent que 14 pour 100 de leur effectif: c'est la défaite la moins coûteuse du siècle. Une des victoires les plus chèrement achetées est celle de Marengo, où le quart des Français resta sur le terrain, quoique vainqueurs finalement.

On vient de procéder, dans la prison du Bardo, aux essais d'une machine à pendre. Elle est fort simple: le patient est amené sur la trappe, fermée par deux volets de fer. On lui met la corde au cou; le bourreau fait jouer un mécanisme, la trappe s'ouvre et le condamné fait un plongeon dans une chambre de six verges de haut, où personne ne voit ses dernières convulsions, sauf le médecin chargé de constater le décès.

On croit que la chute suffira pour disloquer les vertèbres cervicales: la strangulation, ensuite, ne sera que du luxe.

Et voilà le progrès...



Morceaux de Soie 2 cts le paquet

En ayant une grande quantité, nous réduisons nos prix. Tous les morceaux sont neufs et beaux. Forme de triangle ou de carré. Bonnes dimensions. Les plus jolis dessins, 15 morceaux de choix par paquet; aussi en plus des morceaux carrés de velours et de satin. 1 paquet, 2 cts; 3 paquets, 5 cts; 12 paquets, 15 cts; 100 paquets, \$1.00 port payé.
H. C. BUCHANAN CO., P.O. Box 1528, New-York



10 CENTS POUR LE TOUT.

Une belle bague gravée en doublé de 18c ou une alliance, 25 jolis morceaux de soie, une épingle à tête en perle, un beau porte-monnaie de poche en cuir, 2 boutons, breloque en argent doublé pour chaîne de montre, une belle épingle en rose, une épingle en fer à cheval, un bracelet en doublé, aussi un collier broché. Tout ce lot, avec notre grande liste d'occasions et un coupon reçu-au-comptant de 25 cents, port payé; seulement 10 cents. Adresser
EXCELLO COMPANY, East Orange, N. J.

Poils Follets Enlevés!

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse:
The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.



—Me direz-vous, monsieur, pourquoi vous rentrez aussi rond?...
—J'ai passé la nuit dans un cercle.

POUR RIRE

Calino envoie sa femme chercher un appartement:

—Surtout, ajoute-t-il, et par cette chaleur, fais bien attention qu'il soit orné de "glace."

Bob, à qui son précepteur rappelle l'épisode biblique de Josué arrêtant le soleil:

—Il l'a arrêté... mais il n'a pas pu le mettre à l'ombre!

Chez le dentiste américain à la mode qui opère sur un des grands boulevards. Le groom, plein de tact, ouvre la porte à chaque patient, et le dos en rond, murmure:

—Qui aurai-je "la douleur" d'annoncer?

Le rapin X... est en délicatesse avec son tailleur, qui lui refuse énergiquement tout nouveau crédit:

—Plus de complet!...

—Mais les réparations?

—Ça, oui.

X..., tirant vivement un bouton de sa poche:

—Alors, recousez-moi donc un pardessus à ceci!

Concours du Conservatoire.
—Assistez-vous à toutes les séances?
—Non, certes; je me réserve pour les instruments à vent...

—Parce que?

—Au moins, ça fait un peu d'air!

Lu dans un journal de province cette information:

"Ceux qui connaissent personnellement M. X... seront désolés d'apprendre qu'il a été attaqué cette nuit par une bande de malfaiteurs, mais n'a pas été tué."

M. Prudhomme assiste avec son fils à un assaut de boxe. Un des adversaires est mis hors de combat pour n'avoir pas su parer un coup au flanc.

Alors M. Prudhomme, gravement:
—Tu vois par là, mon fils, la nécessité pour nous d'assurer la défense de nos côtes.

Un financier à son lit de mort, fait sa confession générale:

—Je m'accuse, mon père, d'avoir beaucoup péché...

—Par action ou par omission?

—Par action et par émissions, oui, mon père...

L'ordonnance du capitaine X... est atteint d'une rage de dents et demande la permission de courir jusque chez le pharmacien.

Il revient trois quarts d'heure après.
—Comment! hurle le capitaine. Trois quarts d'heure! Et le pharmacien est à la porte!...

—Mon... mon capitaine, répond l'ordonnance, celui qui est à la porte, c'est le pharmacien de mon capitaine... J'ai été obligé de courir à l'autre bout de la ville pour trouver une pharmacie pour moi.

—Comment! pour toi?

—Oui, mon capitaine; une sur laquelle il y a: Pharmacie d'ordonnances.

TROP TARDER NUIT

Ne tardez pas, dès le début d'un rhume, à prendre les moyens de l'enrayer. Quelques doses de BAUME RHUMAL vous débarrasseront du germe redoutable de toutes les affections de la gorge et des poumons.

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours

La Dyspepsie

Cette maladie est facile à guérir, quelqu'en soit la gravité, avec un traitement naturel par "La Digestive"

Essayez-la et votre estomac ressentira de suite une amélioration, suivie d'une prompte guérison.

PRIX, 50 cts LA BOITE

Demandez-la à votre pharmacien, ou écrivez directement, au

Laboratoire de Remèdes
et Produits Végétaux

136 rue St-Denis

"Nos médecins spécialistes vous donneront gratuitement leurs conseils sur n'importe quelle maladie."



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocce terrible me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.
THE SAMARIA REMEDY CO.,
23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

MAUX DE LA GORGE ET DES POUMONS

On ne se rend guère compte des suites sérieuses, souvent même funestes, des rhumes mêmes insignifiants si on les néglige. Avant peu la gorge, les bronches ou les poumons sont atteints et alors la consommation ne se fait pas longtemps attendre.

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

arrête et guérit un rhume qu'il soit grave ou léger, et ses qualités toniques et reconstituantes fortifient en même temps le système, et abrègent la convalescence.

CIE J. L. MATHIEU, Prop.,
Sherbrooke, P. Q.

Si votre rhume vous rend fébrile, les Poudres Nervines de Mathieu prises en combinaison avec le Sirop Mathieu arrêteront promptement votre fièvre.

L. CHAPUT, FILS & CIE,
Dépositaires du Gros, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

— On construit à New-York un hôtel de ville qui aura 45 étages.

— Iquique, ville du Chili, n'a jamais vu tomber une goutte de pluie.

— Les mains d'un homme comptent vingt-cinq mille pores.

— Les agents de police de Vienne doivent savoir nager et connaître la télégraphie.

— La Banque d'Angleterre possède un billet de banque émis en 1699 (16 décembre) et valant près de \$2,400

— Le nombre des princes, ducs, etc., faisant partie des familles royales d'Europe ne dépasse pas 900.

— Dans les écoles privées de Chine, les professeurs reçoivent un sou par jour pour chacun de leurs élèves.

— La surface des terrains encore inexplorés au Canada est de plus de deux millions de kilomètres carrés.

— Il y a vingt-neuf mots qui ont la même orthographe et le même sens en français et en anglais.

— A Londres, il y a en moyenne par an et par jour dix accidents dans la rue; à Paris trois ou quatre.

— Les chemins de fer russes sont les plus dangereux du monde. On compte, en effet, sur un million de voyageurs trente personnes tuées ou blessées.

— Il y a à l'Exposition de Saint-Louis, une photographie de Naples mesurant environ 40 pieds de largeur. C'est le plus grand cliché existant jusqu'ici.

— Aux Etats-Unis, il existe des tribunaux composés de 6 hommes et de 6 dames qui jugent les enfants coupables et menacés d'être envoyés dans une maison de correction.

— D'après le calcul d'un ingénieur suisse, un projectile tombant dans un puits percé au travers de la terre mettrait 42 minutes 30 secondes pour traverser notre monde.

— En 1903, il y a eu à l'état civil français 2,411 actes respectueux pour mariages non consentis par les parents, 152 oppositions au mariage et 2,837 demandes de dispenses (oncle et nièce, tante et neveu, cousins germains).

— Dans la République Argentine il y a environ 5 millions de chevaux; les plus beaux valent de 125 à 170 francs; les chevaux de trait coûtent 70 à 75 francs, et les chevaux de ferme atteignent à peine 20 ou 30 francs.

— En Suisse et en Allemagne il n'y a pas d'huissiers; ce sont des bureaux officiels qui poursuivent le recouvrement des dettes, et les frais de poursuites se montent à 2 ou 30-0 de la dette; alors qu'en France il n'est pas rare que pour le recouvrement d'une dette de 100 francs il y ait souvent 80 francs de frais.

— A Londres, il existe une société portant le titre de "Les Fils réunis du repos." Un des principaux articles des statuts interdit à ses membres de travailler avant soixante ans, sous peine de sévères pénalités.

— Les Chinois jouent avec des toupies aussi grosses que des barriques. Il faut trois hommes pour les mettre en mouvement, et elles émettent en tournant un bruit qui s'entend à plusieurs centaines de pieds.

— La surface totale d'âcres destinés à la culture de betteraves à sucre, en Europe est aujourd'hui estimée à 3,861,861 âcres, rapportant une récolte de sucre évaluée à 5,915,000 tonnes, montant que l'on calcule pour le rapport de la récolte de 1904 à 1905.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

The Madame Thora Co.
TORONTO, Can.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

HARENGS SAURS. — On les fait cuire sur le grill en leur enlevant la tête et en les fendant par le dos. Ils sont plus délicats si on les a fait dessaler dans du lait. Quelques personnes ne les font pas cuire, enlèvent complètement la peau et les arrêtes, et servent les filets bien préparés dans de l'huile d'olive.

COTELETTES DE PORC FRAIS AUX FINES HERBES. — Parez-les comme des côtelettes de veau, faites-les sauter dans du beurre avec du sel et des épices. Retournez-les, et lorsqu'elles sont cuites, dressez-les sur un plat chaud avec du beurre frais, beaucoup de fines herbes hachées et un filet de vinaigre.

CAILLETES DE PROVENCE. — Hachez ensemble le foie et le rognon d'un porc avec un poids égal de viande de porc; mêlez du persil, des petits oignons et un peu d'ail, salez et poivrez. Avec ce hachi, vous formez des boulettes et, après les avoir entourées de crêpes, vous les faites cuire au four. Ce mets se mange froid ou chaud.

OEUFs BROUILLES AUX OIGNONS. — Prenez six œufs; battez et assaisonnez; mêlez dans une casserole



GRATIS un livre très précieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

PENSEZ POUR VÔTRE FAMILLE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à
J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)



EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1630 rue Notre-Dame, Montréal —
illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc

à feu très doux avec 50 grammes de beurre divisé; quand le tout est en crème, ajoutez deux cuillerées de purée d'oignons et retirez pour dresser avec garniture de croûtons frits au beurre.

FAUT-IL BOIRE EN MANGEANT ?

De fait, un homme bien portant ne peut guère absorber un repas sérieux contenant des aliments chauds ou gras, sans ressentir un besoin tout naturel de délayer cette nourriture avec un liquide frais. Si le dîner est un peu long, et si vous vous forcez à ne pas boire, vous éprouverez un certain malaise. Néanmoins beaucoup de médecins vous conseillent de résister à cette envie de boire, qu'il s'agisse d'une boisson alcoolique, vin, bière ou même de simple eau pure. Et ils allèguent à l'appui de ce dire que l'introduction d'un liquide frais aurait pour conséquence la coagulation de l'albumine contenue dans les aliments, par suite la digestion deviendrait difficile. Mais ce terrible effet de la boisson fraîche n'est nullement démontré. Des médecins fort expérimentés affirment, au contraire, que la température générale des corps amène vite à un degré normal de tiédeur la boisson fraîche absorbée pendant le repas, et que faute de boire en mangeant, notre estomac s'échauffe et se dessèche; il prend alors à d'autres parties du corps de l'humidité dont il a besoin; de là ce malaise qu'on éprouve quand on mange sans boire. A notre sens, l'important est de savoir si nous avons oui ou non "soif". Si nous avons soif, cela prouve que notre corps a besoin de liquide, et il sied de lui en octroyer modérément.

En tout cas, rappelons que trop boire en mangeant tend à rendre gras, à produire ce personnage mélancolique, le cent kilos malgré lui! N'oublions pas non plus que le fameux docteur Schweiningen a fait maigrir Bismark en lui supprimant la boisson pendant le repas.

LA PREFERENCE

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français, le BAUME RHUMAL, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

CATARRHE
BRONCHITE **COQUELUCHE**
TOUX **L'ASTHME**
CROUP
LA CONSOMPTION

IMPORTANTS CERTIFICATS
AU SUJET DU
Sirop de Goudron à l'Huile de Foie de Morue (sans goût) du
Dr J. O. LAMBERT

Le plus grand remède connu pour guérir les Toux, Rhumes, Bronchites, Catarrhe, Coqueluche; Grippe et spécialement la Consommation au début.

Messieurs,
J'atteste avec plaisir des bons résultats que j'ai obtenus par l'emploi de votre Sirop de Goudron à l'huile de foie de morue — sans goût — du Dr J. O. Lambert. Il y a quelque temps je souffrais d'un fort rhume et je fis usage de votre précieux remède. Je suis heureux de dire qu'il m'a complètement guéri.

Signé, **L. J. TARTÉ.**

EN VENTE PARTOUT A 35 CENTS

Principaux Distributeurs en Amérique

MONTREAL.	41 rue St Sulpice
NEW-YORK.	508 3ième Avenue
CHICAGO.	564 Harrison St.
SAINT-LOUIS.	1704 Market St.
SAINT-PAUL.	529 Wabasha St.
DETROIT.	446 Gratiot Avenue

SI VOUS AVEZ BESOIN D'UN BON
PIANO, ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

Prix spéciaux pour argent comptant ou avec
conditions pour convenir aux acheteurs.

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES.

MACHINES A COUDRE.

OBSERVATION JUSTE



—Nous autres, nous nous grisons avec des scotchs inférieurs, mais les messieurs, eux, sont corrects, car ils boivent ce qu'il y a de mieux, du "Scotch Marchant Old Highland Whisky".

La
Moutarde
"Condor"



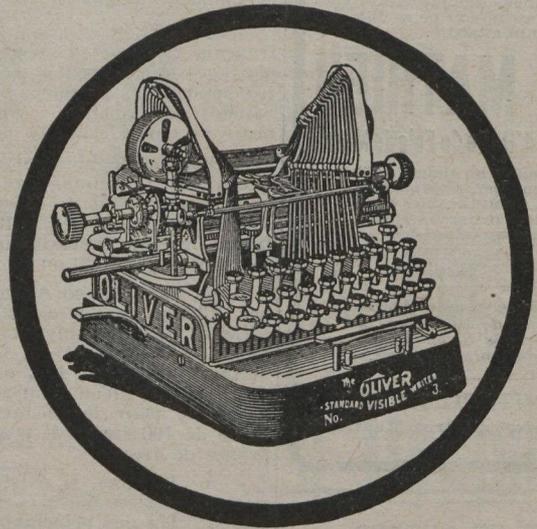
est d'une pureté absolue. Elle est composée essentiellement de graines de moutardes de qualité supérieure. . . .
Chez tous les bons épiciers à 50c la livre.

E. D. MARCEAU

IMPORTATEUR

285 RUE SAINT-PAUL, . . . MONTREAL

Ecrivez et demandez le
catalogue



Gie Canadienne des Clavigraphes Oliver,
183a, rue St-Jacques, Montréal

On le sait, c'est la meilleure au Canada
La machine à combinaisons longue ou courte,
Indispensable aux deux grandes compagnies de chemins de fer canadiens.
Vous pouvez voir ce qu'elle imprime,
Et chaque machine est parfaite.
Rien que son prix vous procure une économie de \$25
que vous n'avez pas à payer à la douane.

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement.

DEMANDEZ

LE PARTOUT

LE MEILLEUR DE TOUS.
LE BON CHOCOLAT JACQUES!



Agent général pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bell Tel. Main 808.

NE SOYEZ PAS
SCEPTIQUE

Car vous pouvez TOUJOURS
vous fier au

Mitchell's
"Heather Dew"
Old Scotch



Laporte, Martin & Cie, Ltée, Montréal

Epiciers en gros — Agents au Canada